

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 33.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 16 AOUT 1877

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

SOMMAIRE

L'Empire et la monarchie.—La paix.—Gambetta complice des communalis.—Les grèves aux Etats-Unis.—La mouche à patates.—Nos gravures: Passage du Danube à Simniza.—L'empereur Guillaume à Ems.—Les monstres du vieux Russe.—Bibliographie: *Un fruit sec*, par Ténéide Fleuriet; *Un cœur qui souffre*, par Mgr. de Ségur.—Choses et autres.—Faits divers.—Les pages de Louis XVI, par A. Genevay (*suite et fin*).—Un épisode de la vie du Czar Nicolas.—L'habit noir.—Revue de la semaine.—Variétés.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES: La grève des employés de chemins de fer américains: Blocus de locomotives à Martinsburg; Destruction du pont du chemin de fer de Plymouth Valley; Le passage du Danube à Sisto; Invasion de la Turquie par les Russes: Des plongeurs turcs détruisant les torpilles des Russes dans le port de Pota, sur la mer Noire; La goélette *New Bedford*, qui a récemment traversé l'Atlantique, montée seulement par le capitaine et sa femme; La guerre d'Orient: Départ de la flotte turque de Constantinople, sous le commandement d'Hobart Pacha, pour la mer Noire.

L'EMPIRE ET LA MONARCHIE

Malgré la coalition faite le 16 mai, les bonapartistes et les monarchistes, en France, sont loin d'être en harmonie parfaite. Les aigreurs et les provocations sont à l'ordre du jour entre les deux fractions du parti conservateur. Ces divisions sont bien propres à inspirer des craintes sur le sort des élections prochaines.

L'Empire n'a pas d'attaches solides en France. Il est né de la Révolution, il est usurpateur. Il a pour base la démocratie, tandis que la monarchie légitime a pour base le droit, les siècles, la légalité.

A propos de ces chicanes intempestives entre royalistes et impérialistes, l'*Union*, journal ultra-légitimiste, a publié, récemment, un bien curieux document, qui pourrait s'intituler: *La restauration prédite par Napoléon Ier*.

C'était en 1801. Bonaparte n'était encore que premier consul. Ses amis le pressaient déjà d'assumer le titre d'empereur, qu'il ne devait prendre qu'en 1804. Il hésitait. Cet esprit profond mesurait entièrement toute la portée de l'acte qu'on lui proposait et qu'il ambitionnait. Il prévoyait que son *Empire*, fondé sur la Révolution, ne durerait pas. Il reconnaissait que cette institution nouvelle ne pourrait rien contre la puissante institution monarchique, vieille de huit siècles. "Monsieur (Louis XVIII) qui n'a rien fait, qui s'est donné seulement la peine de naître, disait-il à ses courtisans, Monsieur a infiniment plus de prestige que moi, qui ai tant d'actes et tant de succès à mon crédit. Il est par un principe, je ne suis que par un fait. Le principe est immuable, le fait est passager. Monsieur restera, je passerai."

Quelques années après, cependant, Napoléon montait sur le trône. Dix ans plus tard, la Restauration avait lieu, prédite presque par l'empereur lui-même.

Voici le document auquel nous avons fait allusion et qui offre un intérêt considérable dans les circonstances présentes. Bonaparte, premier consul, répondait à un ancien noble, M. de Sémonville, devenu son courtisan, qui lui conseillait de rétablir le trône à son profit. Chacune de ces paroles, rapportées par M. de Sémonville lui-même, est à peser. Elles sont d'un poids énorme, dans le procès qui se fait entre les héritiers de Napoléon et ceux de Monsieur, entre les héritiers de l'empire et ceux de la monarchie:

Vous êtes plus âgé que moi de dix ans, disait Bonaparte en s'adressant à M. de Sémonville; vous me survivrez peut-être vingt; sans mettre en compte les maladies du pouvoir suprême, je mourrai après cinquante ans de celle de mon père. Le temps me manque. Mes dispositions auront le sort de celles de Louis XVI; et cependant que de puissance sur l'opinion! Du fond de son tombeau, il défend encore le secret du Masque de fer; pas un de ses confidentes ne le trahit. Suis-je en mesure, moi vivant, d'exercer une telle autorité durant un mois?

Au lieu de ces rois perpendiculaires de qui il la tenait, j'en crérai d'horizontaux dans ma famille.

On me croit tout puissant. A peine cent personnes dans Paris savent le nom de la résidence de Monsieur. Vous-même ignorez peut-être que Madame est enterrée à Westminster? Eh bien, s'il est possible de faire ce soir un scrutin secret entre Monsieur et moi pour le don de la couronne, à peine serais-je sûr des voix de mon armée.

Descendez dans votre âme: je descends bien dans la mienne. Monsieur a-t-il cessé pour vous d'être héritier du trône, si on le relève?—Qu'a-t-il fait? Rien! Il est.—Moi, je ne suis que par des succès. J'entends tous les jours à mes oreilles les noms d'Alexandre et de César. On n'ose me présumer celui de Cromwell. Eh bien, dans cette France dynastique, j'aurai après moi du Cromwell, et beaucoup, quoique assurément je sois un autre homme. Oui—vous dis-je—j'en aurai le sort après ma mort, moins son crime, plus des victoires. Vous ne me répondez point? Votre sagacité vous le défend. Joseph! Lucien! Que voulez-vous dire? Je ne les ai point mis si bas.

Octave a succédé: ah! je vous y prends! Vous voilà avec les philosophes qui ont inventé Octave comme les sans-culottes Capet. Malgré les sans-culottes, Capet est le chef de la première dynastie du monde. Les philosophes n'ont point détrôné Auguste-le-Grand, qui a trompé la prudence de Cicéron, vaincu Antoine, soumis les Romains, pacifié l'univers et fait dix ans la guerre civile. Demandez à mes frères s'ils ont dix ans de guerre civile dans le ventre après moi.

LA PAIX

Le télégraphe nous a transmis, il y a quelques jours, des rumeurs de paix prochaine entre la Russie et la Turquie. C'est le Czar qui voulait la paix. Nous trouvons dans un journal parisien du 21 juillet la dépêche suivante envoyée de Belgrade par un correspondant spécial:

Belgrade (frontière autrichienne), 20 juillet.

Je vous ai envoyé, hier, par deux exprès, pour qu'elle vous parvienne plus sûrement, la dépêche suivante:

"Avant-hier, le Czar a manifesté brusquement aux personnages de son intimité, son intention d'arrêter la guerre et d'en appeler à l'Europe pour fixer les conditions de la paix. "Le prince Gortschakoff a été aussitôt averti."

J'ajoute à cette nouvelle, les renseignements personnels suivants:

On dit qu'en apprenant la décision de l'empereur, le grand-duc Nicolas se serait oublié jusqu'à dire:

"Eh bien, nous irons à Constantinople sans lui."

Du reste, depuis quelques jours, le courant pacifique et le courant belliqueux devenaient de jour en jour plus tranchés au quartier-général. Ils ont commencé à se manifester lors des premiers échecs de l'armée d'Asie.

Alors déjà, l'empereur parla de paix, et M. Ketrowo, ancien consul-général de Russie à Constantinople, qui suit le quartier-général, paria une forte somme que, avant le 1er octobre, il aurait repris ses fonctions sur les rives du Bosphore.

D'un autre côté, le 4e corps, récemment arrivé à Bucharest, ne passera pas le Danube et se dirigera sur Giurgevo, d'où il assistera, de l'autre côté du fleuve, à la prise de Routschouk, dont la chute prochaine marquerait la fin de la guerre. Ce serait la dernière concession que ferait le Czar à ses troupes.

Le 4e corps retournerait ensuite en Russie. D'autres corps aussi ont déjà été informés de leur retour dans la mère-patrie. C'est là probablement une première satisfaction donnée aux nécessités du moment transmises à l'empereur par les dernières lettres du prince Gortschakoff.

M. Cogalniceano, ministre des affaires étrangères de Roumanie, part dans trois jours pour Vienne chargé d'une mission spéciale. Il sera accompagné du sénateur Stephan Bellis.

On remarque beaucoup à Bucharest que les agents de l'Allemagne et de l'Autriche, qui depuis quelque temps ne se voyaient presque plus, ont de fréquentes entrevues.

GAMBETTA COMPLICE DES COMMUNARDS

On lit dans le *Figaro*:

"La République Française possède certainement dans sa bibliothèque une collection des publications parlementaires depuis 1871; elle pourra donc vérifier l'exactitude de ce que nous allons raconter.

"Le 25 mars 1871, M. de l'Espée, préfet de la Loire, fut arrêté, maltraité, par des hommes faisant partie de la garde nationale de Saint-Etienne, puis assassiné par le factionnaire chargé de le garder.

"Or, savez-vous depuis quand cette garde nationale insurgée était armée?"

"Savez-vous par qui elle avait été armée?"

"Lisez la dépêche télégraphique suivante, et vous serez édifiés:

"BORDEAUX, 2 février 1871, 6 h. 50 du soir.

—No. 7,643. *Intérieur et Guerre à Directeur des manufactures d'armes, Saint-Etienne.*—Si vous avez deux ou trois mille fusils transformés disponibles, ne résistez pas trop aux vœux de la population de Saint-Etienne qui vous les demandera pour s'exercer au tir à la cible, si je suis bien informé. C'est une demande qui m'a été souvent faite sans que j'y aie jamais accédé, mais il peut se présenter telles circonstances où cette concession soit utile.

"Voyez le maire et le préfet de Saint-Etienne.

"L. GAMBETTA."

"Ainsi, quelques jours après la signature de l'armistice, M. Gambetta, qui n'avait jamais pendant la guerre, accédé au vœu de la population de Saint-Etienne de s'exercer au tir à la cible, ordonnait qu'on lui délivrât des fusils en vue de circonstances où cette concession pourrait être utile. Cinquante jours après, cette population armée proclamait la Commune et assassinait son préfet."

LES GRÈVES AUX ETATS-UNIS

Les grèves sont terminées dans plusieurs Etats, mais la situation reste excessivement grave dans la région minière de la Pensylvanie. La grève n'est plus confinée au comté de Luzerne; elle s'est étendue aux districts de Wyoming, Schuylkill, Shamokin, Lehigh et Shenandoah. Le nombre des mineurs en grève dépasse 40,000, et dans les quelques bouilloires où le travail n'est pas encore suspendu, les ouvriers sont décidés à se joindre au mouvement si on ne rétablit pas les salaires sur le même pied qu'en avril dernier. Les "blacklegs," c'est-à-dire les mineurs n'appartenant pas à l'Union, reçoivent journellement des avis de Molly Maguires, avec cercueils pour en-tête, les prévenant qu'ils seront mis à mort et leurs maisons incendiées, s'ils se rendent aux mines avant que les grévistes aient obtenu ce qu'ils demandent.

Les compagnies sont résolues, non-seulement à ne pas céder, mais à renvoyer définitivement de leur service tous ceux qui ont participé à la grève.

On lit dans un journal américain, à propos de la grave question que soulève ces grèves formidables:

On rapporte que la question des rapports entre le travail et le capital a, depuis quelque temps, été fréquemment discutée en conseil de cabinet à Washington, et l'on assure qu'une portion considérable du prochain message présidentiel au Congrès sera consacrée à cette question. M. Hayes recommanderait le passage d'une loi créant une sorte de commission arbitrale permanente qui aurait pour mission d'examiner et de régler par voie de compromis toutes contestations s'élevant entre patrons et ouvriers.

LA MOUCHE A PATATES

L'*Illustrated London News* contient un paragraphe au sujet d'un insecte ennemi de la punaise à patates. Voici ce que nous extrayons de l'article:

La punaise à patates du Colorado, si tristement célèbre et maintenant bien connue des agriculteurs d'Europe et d'Amérique, où elle exerce des ravages depuis plusieurs années, rencontre dans un petit insecte d'un volume presque microscopique, un ennemi acharné qui fait son unique occupation de lui faire une guerre à mort, et c'est justice de reconnaître pour allié à nos intérêts, l'insecte Uropoda américaine, dans la destruction de la trop noyote punaise à patates. Cet insecte fut premièrement découvert par le professeur Riley, naturaliste américain, d'après des échantillons trouvés en Ohio d'abord, puis dans l'Etat de New-York. C'est un parasite qui se fixe de lui-même sur la punaise et perce sa dure enveloppe.

L'Uropoda appartient à la famille des *mites* ou *charançons*, est de la grosseur d'une petite tête d'épingle, de forme ovale et de couleur jaune brun. Elle a la faculté de s'attacher à sa victime au moyen de filaments qui sortent de la partie postérieure de son corps. Elle est armée d'une paire d'instruments qui percent la rude écorce de son ennemie la punaise, et ces instruments, ayant la forme de pattes d'écrevisses, se retirent sous l'épiderme.

Nous espérons que les amateurs d'histoire naturelle nous donneront de nouveaux détails sur cet insecte ami de l'homme dans la destruction qu'il fait de la punaise à patates.

Quelques lignes de biographie sur Méhémet-Ali, le nouveau-généralissime qui remplace à Choumla le Trochu turc, Abdul-Kérim:

Il est fils d'un musicien français émigré en Allemagne, où il devint maître de chapelle. Il fut naturalisé Allemand par son père qui, ne pouvant venir à bout de l'exécrable caractère de son rejeton, le fit engager comme mousse. Le bateau faisant escale à Constantinople, le petit mousse en profita pour déserteur: il avait alors un peu plus de douze ans.

Comment il vécut, comment il mangea pendant quelques jours, nul ne le sait; mais un beau matin, Ali-Pacha (le vieil Ali) l'aperçut devant la porte de son conak à Stamboul, jetant sur les cuisines vizirielles un regard d'envie. Le vizir eut pitié de ce petit garçon à l'air vif et intelligent, et lui fit donner quelques écuilles de pilaf. L'enfant revint, petit à petit il entra dans la maison—par la cuisine. Bientôt, il chercha à se rendre utile et finit par attirer l'attention du maître.

Enfin, Ali-Pacha, de plus en plus séduit par la gentillesse et l'activité de son protégé, l'arracha à cette domesticité involontaire, lui fit donner de l'éducation, l'envoya à l'école militaire et se chargea de son avenir. Il s'en chargea si bien que le petit déserteur est devenu pacha et général-en-chef.

On se rappelle peut-être que son père, devenu vieux, infirme et très-malheureux, parvint à retrouver, il y a quelques années, la trace du gamin, sous le nom de Mehemet-Ali, et qu'il lui demanda une pension. La vérité nous oblige à reconnaître que Mehemet le sert bien mince, mais enfin, il ne s'est pas fait tirer l'oreille pour s'exécuter.

NOS GRAVURES

Passage du Danube à Simnizza

Nous donnons une importance considérable dans ce numéro au passage du Danube à Simnizza, parce qu'il nous semble l'événement capital de la guerre turco-russe. Il est nécessaire, pour l'intelligence de la gravure, d'en avoir un compte-rendu très-détaillé; nous laisserons donc la parole à M. Dick, dont la correspondance a paru le 11 juillet au *Moniteur Universel*, époque de la réception du croquis que nous publions aujourd'hui.

Sistowo (Turquie). Palais du Pacha. 2 juillet.

« Le passage du Danube à Simnizza ne peut-être comparé qu'au passage du Rhin, en face de Dusseldoff, exécuté en 1796, par les troupes du général Moreau. Bien qu'exécuté en second, ce coup de main extraordinaire est le véritable passage militaire de l'armée russe; car, à Braila et à Macin, l'action a plutôt eu lieu à terre, tandis que, sur ce dernier point, les troupes du Czar ont dû franchir le fleuve dans des pontons, sous le feu d'un ennemi nombreux embusqué sur les hauteurs dominant le lieu de débarquement.

« Simnizza, où les troupes russes se sont rassemblées pour opérer le passage du Danube, est une petite localité roumaine de deux à trois mille habitants, située sur la rive gauche du fleuve, un peu au-dessous de la ville turque de Sistowo. Entre ces deux points, le Danube se divise en plusieurs bras et forme les îles de Adda et de grands marécages. Depuis longtemps déjà le passage du Danube avait été décidé en cet endroit, et le secret avait été si fidèlement gardé, que le Czar, qui se tenait à Turn-Magurelle, ne connut cette opération que quand le passage était déjà effectué.

« Le grand-duc Nicolas était resté auprès de son frère durant toute l'action, afin de dépiéter et de donner le change aux nombreux espions turcs qui abondent en ces parages.

« Dans la nuit du 26 au 27 juin, vers les neuf heures du soir, les troupes russes cantonnées autour de Simnizza se mirent en mouvement. Deux petits ponts furent construits sur chevaux sur les marais, et de nombreuses pièces de position furent amenées dans l'île de Adda, où l'on forma de formidables batteries établies derrière des épaulements de campagne, l'une de quarante-cinq pièces à droite, l'autre de trois pièces à gauche. Pendant ce temps, les troupes arrivaient silencieusement et prenaient position dans les nombreux fourrés qui couvrent l'île.

« La première colonne se composait de la 14^e brigade (général Dragamiroff), du 8^e corps (général Radetski). Le premier échelon était formé par le régiment de Volhynie et des *Posthouni* (cosaques volontaires à pied des postes de la mer Noire). Le deuxième échelon se composait du régiment de Podolie et d'un détachement de l'infanterie de la garde formant l'escorte du Czar. Ce détachement se compose d'une députation de soldats de tous les régiments d'infanterie de la garde et est fort de deux cent soixante-treize hommes. La moitié seulement avait été prise pour effectuer le passage, et l'on avait dû tirer au sort les noms des partants, car tous voulaient prendre part au passage. Pendant ce temps, les bacs en bois que l'on avait fabriqués dans l'Olta, et les pontons en fer que l'on avait amenés en chemin de fer de Russie, étaient venus se placer le long de l'île Adda. A trois heures du matin, les troupes prennent les armes. Le général Dragamiroff se place au centre de ses soldats: « Mes enfants, leur dit-il, nous allons attaquer les premiers; en face nous avons les Turcs, en arrière le Danube. Nous n'avons pas de retraite; marchez toujours devant vous et à la baïonnette! »

« Le point choisi pour le débarquement se trouve situé à environ deux kilomètres au-dessous de Sistowo, et, à cet endroit, les falaises de la rive turque s'abaissent un moment et forment une gorge boisée par où l'on doit aborder les hauteurs. Le premier échelon s'embarqua dans des pontons en fer, formés de deux tronçons reliés en-

semble par de forts érous et dirigés par des soldats du corps des pontonniers. Les Turcs, qui ne s'attendaient à aucun débarquement, furent littéralement surpris, et les premières troupes mirent rapidement pied à terre, sans avoir essayé d'autre résistance qu'une faible fusillade de la part des postes tures. Cependant, au bruit de l'action, les forces ennemies accourent rapidement. Elles se composaient de deux tabors (bataillons), formant la garnison de la ville, et, en outre, d'une brigade volante chargée de longer la rive droite du Danube, de Nicopolis à Routschouk, et qui, ce jour-là, se trouvait à Sistowo. Ces forces, qui comptaient un peu plus de 4,000 hommes, étaient, en outre, appuyées par six pièces de canon. Pendant que les Turcs arrivaient au pas de course pour repousser le débarquement, le premier échelon, comme je l'ai déjà dit, avait déjà mis pied sur la rive turque. Bien qu'en tenue de marche et chargés du sac et de la capote, les soldats de Volhynie et les cosaques des ports de la mer Noire gravissent la gorge conduisant aux hauteurs, et sont reçus par les nizams avec lesquels, pendant quelques minutes, s'engage un furieux combat à l'arme blanche.

« Pendant ce temps, le deuxième échelon franchissait le Danube, sous un feu épouvantable de l'infanterie ennemie qui tirait par salves des hauteurs boisées qu'elle occupait. Ce feu était si violent que sept à huit pontons en fer, percés par les balles de l'ennemi, coulèrent bas, entraînant avec eux les hommes qui les montaient. L'une de ces embarcations était chargée de deux pièces de canon, et sur elle se trouvait le commandant de la batterie légère de cette brigade, qui fut noyé. Malgré ces pertes sensibles, le deuxième échelon, dont les hommes, allégés du poids de leurs sacs, portaient seulement la couverture en bandoulière, se porta rapidement en avant sans reprendre haleine, et chassa complètement l'ennemi des collines dominant la rive. Dans ce deuxième échelon, le fils du grand-duc Nicolas prit part au passage et reçut le baptême du feu avec la plus grande crânerie. A un moment, sous le feu épouvantable des Turcs, les soldats, par instants, courbaient la tête: « Allons, mes amis, tenez vous hauts et droits, leur criait le jeune prince, nous ne sommes pas ici à l'église! »

« Ce jour-là, deux divisions seulement passerent le Danube, et il fallut près de douze heures aux Russes pour arracher pied à pied aux Turcs ce terrain accidenté et couvert de vignes et de taillis. Vers les trois heures du soir, un dernier et furieux élan porta les Russes sur les hauteurs dominant la ville, d'où, après un combat acharné, les Turcs furent mis définitivement en fuite, se retirant sur Biela et emmenant avec eux leur artillerie qu'ils avaient pu sauver à temps.

« Le régiment de Volhynie, qui avait toujours tenu la tête de l'attaque, a particulièrement souffert. Un instant, une compagnie de ce régiment fut entourée par les nizams dans un bas-fond et sur le point d'être anéantie. « A nous la garde! » s'écrièrent les Volhyniens, et aussitôt ce détachement, arrivant à la baïonnette, comme une véritable trombe, culbuta les Turcs et sauva d'une perte certaine cette compagnie qui ne comptait plus que vingt hommes et le capitaine commandant. A la fin de l'action, ce détachement de la garde comptait plus de quarante hommes hors de combat, et le général Ozéoff, qui le commandait, était dangereusement blessé.

« Comme je l'ai déjà dit, la lutte a été des plus acharnées; tous les blessés russes que j'ai vus dans les hôpitaux et ambulances de Simnizza ont reçu pour le moins deux ou trois blessures. Un capitaine de Volhynie a reçu seize coups de baïonnette. Les pertes des Russes se montent à 769 hommes, dont 250 tués. Quant aux pertes des Turcs, il m'est difficile de les préciser justement, les Ottomans enlevant toujours la majeure partie de leurs tués du champ de bataille. Cependant, malgré leurs efforts, plus de 200 cadavres de nizams sont restés sur le terrain de l'action.

« Durant ce long engagement, les soldats

russes attaquèrent toujours à la baïonnette et tirèrent à peine quelques coups de fusil. Sur les soixante cartouches que portait chaque soldat, six au plus ont été employées. Les soldats turcs, au contraire, ont dirigé une fusillade des plus nourries et avaient chacun une provision de deux cents cartouches. La dernière attaque sur les collines dominant Sistowo avait été terrible. Le terrain où a eu lieu la lutte est tout parsemé de culots en cuivre de cartouches Snyders, de débris de sacs, d'objets d'équipement, de bresses, de lambeaux de vestes et de ceintures.

« Vers les deux heures de l'après-midi, le général Bragamiroff avait eu l'heureuse inspiration de détacher deux compagnies du régiment de Volhynie, lesquelles, après avoir tourné l'aile gauche des Turcs, entrèrent dans Sistowo et le sauvèrent ainsi des mains de l'ennemi. Aussi, quand les soldats russes entrèrent en ville, les Bulgares se portèrent en masse à leur rencontre et les reçurent comme de véritables libérateurs. Bien qu'encore excités par l'ivresse de la mêlée, ces braves soldats étaient émus jusqu'aux larmes en voyant les femmes se prosternant à genoux devant eux, et leur présentant leurs enfants qui leur offraient des fleurs. Dès le commencement de la bataille, les 15,000 habitants turcs de Sistowo s'étaient enfouis dans la direction de Routschouk, emportant avec eux leurs objets les plus précieux.

« Sistowo, où je me suis rendu hier, est une ville de plus de 40,000 âmes, bâtie en amphithéâtre, sur le flanc des collines dominant le Danube, et séparée en deux parties par un profond ravin. Elle offre un ravissant aspect avec ses blanches maisons perdues au milieu de massifs de verdure, et que dominent les sveltes flèches des minarets, des mosquées, et les quatre coupes en zinc de l'église grecque.

« En quittant le port, on entre dans une rue assez large, pavée de vastes dalles; mais tout y est morne et silencieux. Les magasins sont fermés par des vastes volets en fer, et sur toutes les portes des maisons on a dessiné à la craie de larges croix grecques pour les préserver de toute perquisition.

« Dans chaque rue sont campés de nombreux détachements, les sacs et les fusils appuyés le long des murailles. Au milieu de ce péle-mêle de soldats de toutes armes, circulent les habitants bulgares, le bras droit orné d'un brassard blanc, sur lequel est grossièrement tracée à l'encre une croix. Mais la chose la plus curieuse est le nouveau changement de coiffure que ces habitants ont effectué en présence de leurs nouveaux hôtes. Sous la domination turque, tous portaient le fez rouge; aujourd'hui, ils se sont empressés d'arborer des chapeaux de toutes formes, pêchés Dieu sait où, et avec lesquels on pourrait reconstruire l'histoire de la chapellerie européenne depuis 1830. Beaucoup d'entre eux n'ayant pas su se procurer de ces nouvelles coiffures, ont enveloppé leur fez d'un mouchoir en mousseline blanche dont les deux bouts retombent sur la nuque et leur donnent un faux air de touristes anglais. Pour arriver au centre de la ville, il faut monter de petites rues tortueuses et escarpées, rappelant les ruelles de Péra et de Galata, et contournant la base d'une colline dominée par les murailles en briques, à moitié écroulées, d'un vieux château-fort, et un peu en avant desquelles s'ouvrent les trois embrasures d'une batterie.

« Dans le quartier turc, reconnaissable aux fenêtres des maisons munies de grillages épais et aux portes ornées de chiffres turcs peints en rouge, toutes les habitations ont été saccagées par la population bulgare. Les vitres sont brisées, et les châssis des fenêtres, à moitié arrachés, pendent le long des murs. A l'intérieur, le spectacle est plus triste encore; les meubles ont été fracassés, les divans éventrés. Les mosquées avaient subi le sort des maisons particulières; partout la ruine et la dévastation: les nattes, les tapis, les tableaux où sont inscrits en or les versets du Koran, les lampes, les chandeliers gisaient pêle-mêle dans le plus triste état,

fracassés et lacérés. Par contre, l'église grecque, dans l'intérieur de laquelle se pressaient de nombreux soldats russes, était ornée de guirlandes de buis et de feuillage en signe de victoire.»

L'EMPEREUR GUILLAUME A EMS

L'ÉDUCATION MILITAIRE EN PRUSSE DES SOLDATS-ENFANTS

L'empereur d'Allemagne qui, à Berlin, ne quitte jamais l'uniforme, a lui-même endossé la redingote bourgeoise à Ems; pas de garnison à Ems, pas le moindre soldat; sauf deux ou trois gendarmes, aucun casque. C'est vraiment charmant. Cependant, il y a quelques semaines, un incident militaire a ému la paisible ville; tout un régiment est venu se faire passer en revue entre deux trains; seulement, afin d'écartier toute pensée sombre, j'ajoute que l'âge de ces troupiers variait entre neuf et quinze ans. C'étaient les collégiens de la ville de Barmen qui, tambour battant, drapeau déployé, entraient dans la ville. Ces trois cents soldats lilliputiens s'étaient levés à deux heures du matin pour défiler devant leur empereur, après avoir passé sept heures en chemin de fer par une chaleur écrasante. Vêtus d'un uniforme de toile grise à revers rouge, le petit régiment de collégiens a fait son entrée dans la ville, tambours battants, en tête un tambour-major qui pouvait bien avoir quatorze ans; derrière lui, vingt tambours et fifres, dont le plus âgé avait dix ans à peine; ensuite une musique militaire complète—tous collégiens—et enfin ces petits soldats, sac au dos; les officiers, le sabre au poing. Ainsi, au bruit de la musique, le collège a fait son entrée dans la ville; derrière le régiment marchaient clopin clopant les parents et amis, comme les maraudeurs qui suivent une armée. Sur la promenade, ces militaires se sont rangés en bataille, et l'empereur, en riant aux éclats, les a passés en revue; les tambours ont battu aux champs avec une virtuosité extraordinaire, la musique a entonné un air national; ces troupiers ont présenté les armes; ensuite ils ont manœuvré devant leur souverain avec une précision admirable; on demeure stupéfait devant les progrès de la civilisation qui fait que, dans notre siècle, dit éclairé, le métier des armes n'a déjà plus de secret pour des galopins qui se font mettre au piquet, parce qu'ils additionnent quatre et quatre font neuf.

Après la revue, l'empereur a fait servir à déjeuner à toute la bande dans le jardin du Kur-saal, on a mis les armes en faisceaux; la petite musique militaire s'est installée dans le kiosque et a embelli le repas par un concert varié; le plus âgé de ces musiciens n'avait pas quinze ans; la marche des *Niebelungen* faisait partie du programme; si jeunes et déjà si pervers! Pendant ce temps, l'empereur parcourait les rangs et s'entretenait avec les militaires, ainsi que le veut la tradition de tout bon souverain, sachant son métier. Vers quatre heures, les clairons ont rappelé les troupiers qui jouaient aux billes dans les quatre coins du jardin; les rangs se sont formés en un instant et, au pas gymnastique, le petit régiment a couru vers la gare; derrière, tant bien que mal, trottaient les parents et amis. Le retour dans les foyers a dû s'effectuer vers minuit. Total, vingt-deux heures de voyage, de marches et de fatigues par un soleil écrasant, pour contempler de près un souverain. Il est à remarquer en passant que toutes les gazettes allemandes qui défendent avec une telle ardeur la République en France, encouragent en même temps la jeunesse allemande dans le culte de la monarchie. Quant à moi, qui assiste aux spectacles de mon temps avec un dégoût très-prononcé de la politique, quelle que soit sa couleur, je ne vois pas sans amertume les collèges devenir des succursales des casernes. Je ne suis pas de ceux qui passent leur vie à crier contre le militarisme et le règne du sabre, comme on dit dans les réunions publiques, mais vraiment cette organisation militaire des écoles, qui est le couronnement de l'édifice de notre siècle de progrès, m'attriste profondément; la jeunesse qui va naître ne connaîtra plus les douces heures de la première enfance libre et heureuse. A peine venu au monde, l'enfant est aux prises avec les préoccupations graves de la vie. Son jeune cerveau, obsédé par le fantôme de la guerre, ne connaîtra plus l'adorable insouciance du jeune âge. En voyant défiler ce petit régiment de collégiens, acclamé par les baigneurs, je n'ai pu résister à l'impression mélancolique qui s'en dégageait. Mais en même temps, il m'a fallu admirer la volonté de ces bambins résistants à de si cruelles fatigues par le désir de voir de près l'homme qui représente à leurs yeux l'immuable principe de l'autorité supérieure et définitive. C'était un spectacle nouveau pour le gazetier de Paris, qui a le bonheur de vivre dans le plus beau pays du monde, où l'on élève la jeunesse dans le culte des glorieuses journées qui ont brisé tant de dynasties, et où l'on n'est jamais sûr d'avoir au réveil le gouvernement de la veille.

ALBERT WOLFF.

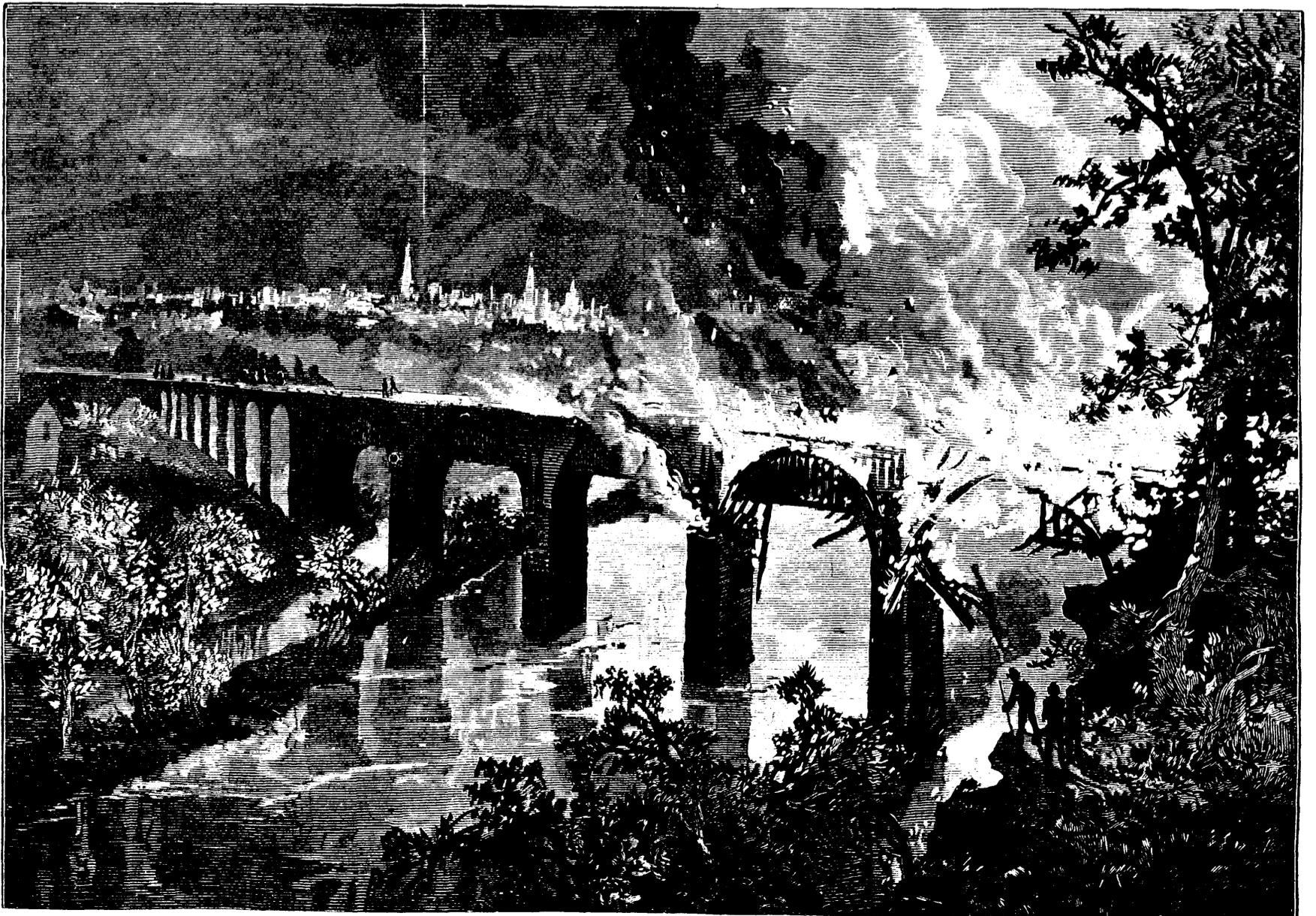
LE PHOSFOZONE

contient les composés les plus précieux de Phosphore et d'Ozone. On reçoit des certificats de toutes parts. Le PHOSFOZONE se vend bien. C'est le tonique favori des dames. JAMES HAWKES, Pharmacie de la Place d'Armes, Montréal. On reçoit une brochure franc de port en en faisant la demande à EVANS, MERCER & Co., Montréal.

LA GRÈVE DES EMPLOYÉS DE CHEMINS DE FER AMÉRICAINS



BLOCUS DE LOCOMOTIVES A MARTINSBURG



DESTRUCTION DU PONT DU CHEMIN DE FER DE PLYMOUTH VALLEY

LES MOUSTACHES DU VIEUX
RASCHID

UNE RÉFORME DU SULTAN MAHMOUD

Un soir du mois de novembre 1828, un être à forme humaine glissait comme un ombre le long des maisons du quartier d'Aghatch-Sérai, à Constantinople. Un ample féridgé enveloppait son corps, et sa tête était complètement cachée par un borge de toile dans lequel deux trous brillants comme l'escarboucle, indiquaient la place des yeux. A en juger par sa large carrure et son pas lourd et nerveux, cet être devait appartenir au sexe laid ; son allure trahissait une vive inquiétude, car, chaque fois qu'il trouvait une lanterne sur son chemin, il passait vivement de l'autre côté de la rue et activait sa marche.

Bientôt il s'arrêta devant une petite maison dont le mur de façade n'était percé que d'une porte basse, tira une clef de sa poche, regarda à droite et à gauche, ouvrit prestement, entra de même et referma la porte sans bruit.

—Allah ! murmura-t-il en s'appuyant sur la rampe de l'escalier et en prêtant l'oreille. Tout était calme au dehors.

Il frotta un briquet, alluma une lampe cachée sous une marche, monta un étage, pénétra dans une chambre et tira les verrous derrière lui. Cette chambre était éclairée par une lampe suspendue au plafond ; des nattes de jonc en recouvraient le plancher, deux sofas de laine rouge garnissaient ses côtés ; au milieu se trouvait un guéridon chargé d'une cafetière et d'une demi-douzaine de ces petites tasses microscopiques dans lesquelles les Turcs ont l'habitude d'offrir la liqueur anti-narcotique ; dans un coin, un nécessaire de toilette : contre les murs, des armes et un costume complet de janissaire, et sur un panneau jaune—les Orientaux sont fort amoureux de cette couleur—une collection de pipes, de narghilés et de chibouques, de blagues brodées remplies de tabac blond relevé d'opium que fument du matin au soir les Asiatiques, du Bosphore à l'Indus.

La maison dont nous décrivons une des pièces, était assez grande pour loger une famille, mais le propriétaire actuel qui la tenait de son frère, mort récemment, l'habitait seul, et y vivait en ermite.

Ce propriétaire se nommait Raschid.

Quand Raschid se trouva dans la chambre qui lui servait de salon et de fumoir, et qu'il se crut à l'abri des regards inquiéteurs qu'il redoutait, il jeta sa défroque de femme. C'était un homme de soixante ans environ, chauve jusqu'aux oreilles, mais porteur d'une paire de moustaches noires qui eussent fait envie à un souverain. Ancien janissaire, il avait su mettre de côté une somme assez ronde, fruit de ses rapines passées, pour s'offrir le luxe de vivre en honnête homme sur ses vieux jours.

Pourquoi se cachait-il ? Pourquoi se déguisait-il en femme quand il sortait dans Constantinople ? C'est ce que nous allons expliquer.

* *

Le corps redoutable des Janissaires fut fondé d'après les conseils d'Ala-Eddin et de Kara-Khalil Diendéréli par Gazli-Sultan-Orkhan, l'an 728 de l'Hégire (1328 de notre ère). Ce fut le noyau de l'armée permanente qu'entretenaient depuis les Padischahs.

Les *jeni-tcheri* (troupes nouvelles), comme on les appela tout d'abord, nom dont les Européens ont fait *janissaires*, était une milice composée de jeunes chrétiens, d'enfants prisonniers instruits sévèrement dans la religion de Mahomet, auxquels on accorda une haute paie (trois aspres par jour avec le taïn, composé de deux pains, deux cent dragmes de mouton, cent de riz, et trente de beurre), et dont le sultan se déclara le chef immédiat. Les grades des officiers des janissaires étaient désignés par des noms dérivant des emplois de la cuisine ; cette bizarrerie qui prêta souvent au ridicule, provenait de ce que le sultan étant considéré comme le père de famille, le nourricier de cette troupe, ceux qu'il préposait à veiller à leurs besoins devaient être décorés de titres culinaires. Ainsi l'officier le plus

élevé en grade fut appelé *tcharbaftjibachi* (premier distributeur de soupe) ; après lui venaient *Pachli-Bachi* (premier cuisinier) et le *Sakka-Bachi* (porteur d'eau) ; et par une conséquence naturelle, le *Kazan* (marmite) qui servait à la distribution de la nourriture fournie par le souverain, était l'objet d'une vénération plus grande encore que celle qu'on voit nos soldats porter à leur propre drapeau. C'était autour du *Kazan* que ces corps s'assemblaient pour tenir conseil. La perte de cette précieuse marmite était la plus forte humiliation qui pût arriver au corps dont elle était la propriété. Ce point d'honneur leur faisait regarder un tel événement comme un grand malheur et une honte ineffaçable.

Les privilèges dont jouissaient les troupes nouvelles dégénérèrent bientôt en abus criants. Les empereurs leur dûrent leur élection ou leur déchéance ; elles regardèrent la vie, la propriété des sujets de sa Hautesse comme choses conquises ; nul ne se trouva à l'abri de leurs vols, de leurs crimes, et cinquante ans après la prise de Constantinople, elles ne se recrutaient plus que parmi les classes les plus infimes de la société. Alors il ne se passa pas de jour que ses miliciens ne commissent des exactions à l'abri de leurs privilèges.

Les uns, sous prétexte de prendre sous leur protection les navires turcs qui arrivaient dans le port, chargés de bois, de charbon, de fruits, de blé, etc., posaient le guidon de leur *ortas* sur ces bâtiments, et exigeaient, pour ce seul fait, les trois quarts du prix de la vente du chargement, quelquefois le tout, ne laissant à l'armateur et au capitaine que la ruine et le désespoir. D'autres s'emparaient effrontément de magasins à leur convenance, vendaient les marchandises qu'ils renfermaient, et s'en allaient ensuite ; les propriétaires devaient s'estimer heureux quand il ne brûlaient pas la maison, après l'avoir dévalisée. Souvent ils s'approprièrent un bâtiment en construction, le terminaient à leur fantaisie et s'y installaient sans que le légitime possesseur pût avoir le moindre recours contre eux. Ils volaient en plein jour, sans crainte : ils assassinaient la nuit sans se cacher beaucoup, et volontiers le jour, lorsque leurs coups portaient sur des infidèles. Car le meurtre d'un chrétien ou d'un juif était à peine puni, à peine poursuivi, et réjouissait fort les musulmans, il n'y a pas longtemps encore.

Cela est de l'histoire.

* *

Cet état de choses dura tant que la Turquie crut avoir besoin de cette milice forcée, tant que les sultans furent assez faibles pour la tolérer ; mais du jour où les Ottomans restèrent stationnaires, du jour où leur armée permanente se trouva plus forte que la troupe fondée par Ala-Eddin, du jour surtout où le trône d'Ottoman fut occupé par un homme énergique, socieux de la prospérité de ses provinces et du bien-être de ses sujets, les Janissaires dûrent rentrer dans le néant.

Mahmoud-Khan II, le père d'Abdul-Medjid, pour lequel les Français ont combattu en Crimée, fut cet homme. Après une lutte acharnée, pendant laquelle il faillit perdre le trône et la vie, les Janissaires reçurent le coup de grâce le 15 juin 1826, par un décret qui les abolit définitivement. Ils voulurent résister ; mais Mahmoud les sabra sans merci, en tua six mille, en dispersa quinze mille en Asie, et obligea le reste à passer sous ses fourches caudines.

Cette réforme laissa derrière elle des nuées de mécontents qui se mirent à conspérer.

Au moment de la renaissance de la Grèce, en novembre 1828, un complot fut découvert.

Mahmoud ne perdit pas de temps ; il sema partout la terreur en multipliant les exécutions, et lança deux nouveaux décrets dont l'un prohibait le costume de janissaire, et ordonnait à ceux qui conservaient leur uniforme de le porter immédiatement au dépôt de la guerre, et l'autre mettait les moustaches à l'index.

Les Ottomans ont toujours professé un

culte profond pour la barbe. Anciennement, un chef militaire dépourvu de cet ornement, ne jouissait que d'une très-médiocre considération aux yeux de ses inférieurs. Les janissaires, en particulier, laissaient croître leurs crins sur la lèvre supérieure d'une façon démesurée, et souvent un commandant d'un *ortas* choisissait de préférence ses bas officiers parmi ses soldats les plus hirsutes.

Après leur abolition, les Janissaires étaient plus que jamais leurs moustaches qui devinrent pour eux une sorte de décoration ; ce fut alors que le sultan, croyant voir là un ferment de discorde, une résistance déguisée, un signe de reconnaissance et de ralliement, frappa la barbe d'ostracisme. Ce dernier décret souleva une tempête épouvantable, mais force resta au pouvoir ; et ceux qui refusèrent d'obéir eurent la tête tranchée.

Voilà où en étaient les choses à l'époque où se passe notre récit.

Notre vieux Raschid était bien aussi fanatique que les autres ; cependant, s'il adorait ses moustaches, il adorait aussi la vie : c'est si bon de vivre !

Le décret impérial disait formellement que ceux qui refuseraient d'obéir recevraient trois cents coups de bâton sous la plante des pieds pour la première fois, après quoi on les raserait par force, et, qu'à la troisième récidive, s'ils laissaient repousser leur barbe, on leur couperait le cou.

Or, trois cents coups de bâton et la barbe en moins, puis une seconde fois trois cents coups de bâton et la tête en moins, cela pouvait donner à réfléchir !

Raschid y réfléchissait sans cesse !

Il possédait une petite maison dans un quartier désert ; il s'y retira, y vécut seul loin de tous les regards, passant ses journées à fumer, à cirer ses deux longues pointes de poils et ne sortant que la nuit, déguisé en vieille servante, pour aller chercher les provisions nécessaires à sa subsistance, car plusieurs Janissaires, entrés dans le commerce, favorisaient en secret la rébellion de ceux de leurs camarades qui luttèrent encore, en leur fournissant ce dont ils avaient besoin, à l'heure où les boutiques de la ville étaient fermées pour tous.

* *

Le soir où nous l'avons rencontré regagnant sa demeure à grands pas, Raschid n'avait pu se procurer que quelques fruits, et un gâteau dur comme pierre ; pourtant il n'en posa pas moins son maigre repas avec cérémonie sur sa table, vida dans un verre un restant de raki, perdu au fond d'une bouteille, et dit en s'asseyant presque joyeux :

—J'en ai bien vu d'autres à la guerre !

Puis il mangea quelques figues et se mit à parler tout haut, suivant l'habitude des orientaux.

—Oui ! répétait-il chaque fois qu'en portant un morceau à sa bouche, il était obligé de relever ses moustaches, le tyran sera bien fort s'il arrive à me faire la barbe. Par Allah ! il n'y a pas un seul homme capable de montrer deux moustaches pareilles aux miennes, et ce bandit, cet assassin de padischah, ce bourreau de mes frères, voudrait me prendre ce que je n'accorderais pas au Prophète lui-même ! jamais ! Si le ciel est juste, ce barbier couronné ira bientôt raser chez *Chitan* (le diable), et les défenseurs de la vraie foi ne seront plus forcés de sortir le soir, comme moi, déguisés en vieilles servantes, pour courir après trois figues sèches et une galette qui compte au moins autant de jours que le doyen des derviches de Sainte-Sophie compte d'années, ajouta-t-il en cassant le gâteau qui, en effet, n'était pas de la première fraîcheur.

A ce moment, la seule fenêtre, qui donnait sur la cour, s'ouvrit comme par enchantement, et un jeune homme sauta dans la chambre.

Raschid, effrayé, s'élança sur un cimetière accroché à la muraille.

—Hé, doucement, vieux ! fit le jeune homme se précipitant entre le janissaire et le trophée d'armes : tu ne me reconnais-tu donc pas ?

—Je ne connais pas ceux qui s'introduisent la nuit chez moi par la fenêtre.

—Sont-ce tes moustaches qui t'empêchent de voir ?

—Mes moustaches ! exclama Raschid en portant vivement la main à sa bouche.

—Oh ! ça n'est pas la peine, fit le jeune homme en riant !

—Comment, c'est toi, Hamdy ?

—Moi-même.

—Que viens-tu faire ici ? et pourquoi entres-tu par la fenêtre ?

—Parce que la porte est fermée.

—Personne ne t'a vu ?

—Personne qu'un gros chat qui court sur la gouttière, et que je ferai sauter demain dans la casserole, pour n'avoir pas à redouter ses indiscretions !

—Par quel moyen as-tu pu pénétrer jusqu'ici ?

—Par la maison voisine, dont la garde m'est confiée pendant le voyage que mon oncle fait tous les ans à Andrinople pour ses affaires.

—C'est bien, dit brusquement Raschid ; mais va-t-en, car, par Mahomet ! je ne sais ce qui peut t'amener chez moi, la nuit, par la fenêtre ! Tu es heureux que je t'aie reconnu à temps ; sans cela je te plongeais mon sabre dans le ventre !

—Chut ! fit Hamdy, allant fermer la fenêtre ; les murs ont des oreilles par le temps qui court.

—Enfin, que veux-tu ? fit le janissaire en baissant la voix, mais avec une colère croissante.

—Je veux te sauver !

—Me sauver ?

—Oui. Assieds-toi ; prends ton chibouque et donne-moi un narghilé, et causons comme deux amis. Mais pas d'éclat, la police écoute peut-être à la porte.

(La fin au prochain numéro.)

Une historiette extrêmement piquante racontée par le *Moniteur universel* et dont l'hôtel de la place Saint-Georges aurait été le théâtre :

M. Gambetta s'était rendu chez M. Thiers et insistait avec une certaine chaleur pour décider l'ex-président à lancer sans retard un manifeste qui, tout en servant de programme à l'union de tous les membres de la gauche, posât clairement la propre candidature de M. Thiers à la succession du maréchal de MacMahon.

M. Thiers résistait.

M. Gambetta insistait.

Et tous les deux s'animèrent.

La voix de M. Gambetta résonnait comme un tambour, et ses éclats n'étaient entrecoupés que par la petite voix de M. Thiers, perçante comme une vrille. Les échos en parvinrent jusqu'à "Madame la Présidente," laquelle, croyant à un orage, se précipita dans la pièce où se trouvaient les deux sauveurs du radicalisme ; et, se plaçant entre eux deux, elle jette à M. Gambetta cette apostrophe :

—Malheureux ! vous voulez me le tuer avant qu'il soit président, afin de l'être vous-même !

"Madame la Présidente" était suffoquée.

M. Gambetta était abasourdi.

Mais M. l'ex-Président mit fin à la scène par ces mots :

—Calmez-vous, mon amie, ce n'est plus celui d'autrefois, il n'a jamais été fou, il n'est pas furieux, et nous sommes tous deux frères et amis.

Trépigny-les-Taupes est une cité renommée pour son ignorantisme. Seul, le directeur des postes semble être un peu au-dessus de la moyenne.

L'autre jour, les notables de Trépigny donnaient un banquet auquel assistaient tous les habitants, veau et salade compris. Le directeur des postes avait cru ne pas devoir refuser d'assister à ces agapes.

Le maire de l'endroit, peu ferré sur la gram-maire, porte un toast et s'écrie :

—Citoyens, je bois au peuple !

—Et moi, je bois aux lettres, répliqua le directeur des postes.

Depuis ce jour, Trépigny a ouvert un concours où celui qui devinera le toast du directeur des postes gagnera une paire de canards.

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.

BIBLIOGRAPHIE

Un fruit sec, par ZÉNAÏDE FLEURIOT, 2 vol. in-12, \$1.00. Paris: Lecoffre, éditeur. Montréal: J. B. Rolland et fils, libraires-dépôtaires, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Augustin Danquibel avait tout ce qu'il fallait pour être heureux: intelligence, fortune, carrière honorable; mais un orgueil excessif et une grande violence de caractère le réduisent à néant qu'un fruit sec. Ses défauts, que l'éducation aurait pu corriger, se sont développés par suite du manque complet d'éducation; tout jeune encore, il a été livré par un père coupable à l'université, qui s'est contentée de l'instruire.

En lutte avec sa famille, il fait un sot mariage parce qu'on lui a fait quelques observations trop fondées; pour conserver son indépendance, il laisse à sa femme une liberté dont elle abuse; par un entêtement qu'il qualifie de fermeté, il est sur le point de perdre sa fille, sa seule affection, dont il finit par causer la mort par un accès de violence. Alors seulement, son orgueil est brisé, mais trop tard, et il ne reste plus au fruit sec que le repentir.

Sur ce thème, qui sort de ses cadres habituels, Mlle Fleuriot a brodé un récit fort intéressant, mais un peu sombre, qu'égayent cependant certains tableaux d'intérieur et qu'adoucit la sympathique figure d'Odile Danguibel, toujours prête à se dévouer, parce que, profondément chrétienne, elle sait où puiser la force nécessaire pour accomplir les sacrifices que lui demande son père. C'est un véritable roman chrétien, digne des précédents ouvrages de l'auteur.

A ceux qui souffrent, Consolations, par MGR. DE SÉGUR, 1 beau vol. in-18 raisin, 25 cents. Paris: Tolra, éditeur; Montréal: J. B. Rolland et fils, dépositaires, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Ce livre, d'une utilité permanente, est aujourd'hui absolument nécessaire. En effet, après les douloureux événements qui ont affligé tous les bons catholiques, après la guerre contre l'étranger, après la guerre civile, quelle famille n'a pas de deuil à déplorer, de blessures à guérir, de plaies intérieures à panser, de ruines de toutes sortes à réparer! Une grande force morale, où peut-on la puiser, où est-on assuré de la trouver, sinon dans les bras de la Religion, dans l'amour de Jésus? Le livre de Mgr. de Ségur a déjà produit beaucoup de bien; il en produira beaucoup encore; c'est une vraie source de consolation.

CHOSSES ET AUTRES

Son Excellence Mgr. Conroy sera à Saint-Hyacinthe jeudi. On lui prépare une réception magnifique.

Une dépêche de Victoria, Colombie Anglaise, annonce la mort de Sir James Douglass, fondateur de cette ville et premier gouverneur de la colonie.

Nous apprenons que M. Oscar Martel, qui est à Paris depuis quelques semaines, a été choisi comme premier violon du Théâtre Lyrique National de Paris.

Une dépêche de Londres dit que les actions des chemins de fer canadiens sont cotées à un meilleur prix sur le marché anglais, et que les emprunts de Québec n'ont subi aucune variation.

Des statistiques, publiées récemment, établissent que le chiffre de la population, en France, reste presque stationnaire. Le nombre des naissances par 1,000 habitants n'est que de 26, tandis qu'il est de 47 en Russie.

Adelina Patti, la célèbre *prima dona*, vient de perdre son procès contre le marquis de Caux. Sa demande en séparation a été repoussée; mais celle de son mari a été accordée par le tribunal, avec dépens contre l'épouse infidèle.

M. l'abbé H. R. Casgrain doit publier sous peu l'*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*. Cet ouvrage, qui a coûté à l'auteur plusieurs années de travail et de recherches, formera un volume de format in-8o d'environ 500 pages.

Le détachement de la police provinciale stationné à Oka et sous le commandement du colonel Amyot, est arrivé à Québec samedi matin. Quatorze prisonniers ont été arrêtés et conduits à la prison du district de Ste. Scholastique.

On dit qu'une session spéciale de la législature du Nouveau-Brunswick sera prochainement convoquée. Il paraît que la copie des Statuts Refondus certifiée par le lieutenant-gouverneur a été consumée dans l'incendie qui a dévasté Saint-Jean.

Les troubles de Montréal ont eu leur contre-coup à Elizabeth, New-Jersey, où un orangiste

du nom d'Owens a poignardé un Irlandais catholique nommé Haggerty, durant une querelle survenue entre eux à propos de la mort de Hackett.

On a fait un relevé complet des pertes subies lors du feu de Saint-Jean. Les assurances devront payer un montant total de \$6,736,000. Sur ce total les compagnies anglaises perdent \$4,822,000, les compagnies canadiennes \$1,469,000, et les compagnies américaines \$445,000.

Le major Edmond Mallet, qui est maintenant à la tête de l'agence indienne de Talalip, dans le territoire de Washington, était à Seattle, le 19 juillet, de retour d'une excursion parmi les Indiens de Puget Sound. Il exprime l'assurance que les tribus sauvages qui sont sous sa juridiction ne sympathiseront nullement avec le chef Joseph qui est, comme on le sait, en révolte contre l'autorité fédérale, et il dit que le gouvernement peut compter sur elles.

Il y a plus de 6,000 Indiens des Etats-Unis réfugiés sur le territoire canadien avec Sitting Bull.

Le *Herald* de New-York dit à ce propos que Sitting Bull est à la veille de causer des complications entre les Etats-Unis et le Canada. La requête faite au gouvernement de Washington demande que les Indiens réfugiés en Canada soient chassés du territoire, mais les autorités américaines ont oublié d'indiquer à quel moyen il faudrait recourir pour rendre la chose possible.

Il est rumeur qu'une société d'artistes se propose d'ouvrir, l'été prochain, à Montréal, un concours artistique pour les sociétés orphéoniques, les chœurs d'église et les corps de musique. Un nombre considérable de prix seraient offerts en prime.

"L'idée est certainement excellente, dit à ce propos un de nos confrères de la presse quotidienne, et nous souhaitons qu'elle soit réalisée. En attendant, que les diverses sociétés musicales de Montréal, Québec, Sorel, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Ottawa et d'autres localités se préparent à se disputer glorieusement la victoire dans ce premier tournoi artistique canadien."

Mgr. Racine, évêque de Sherbrooke, arrivait dans sa ville épiscopale jeudi, par le train du Grand-Tronc à 7 1/2 heures p. m. Sa Grandeur était accompagnée de plusieurs membres du clergé.

Au débarcadère une foule immense l'attendait et salua son arrivée par des acclamations prolongées.

Une procession organisée aussitôt, se mit en marche du débarcadère jusqu'à la cathédrale, où un *Te Deum* fut chanté. M. le grand-vicaire Dufresne présenta à Monseigneur Racine une adresse à laquelle Sa Grandeur répondit avec une éloquence entraînante.

Le soir il y eut illumination dans les principaux édifices de la ville.

Monseigneur paraît jouir d'une excellente santé et il a supporté aisément les fatigues du voyage.

MM. Napoléon Duvernay et J.-B. Auger, de Terrebonne, ont été nommés registrateurs pour la nouvelle division d'enregistrement comprenant la partie-est de Montréal, et MM. L. W. Sicotte et E. Filiatrault, registrateurs pour la division d'enregistrement des comtés d'Hochelega et de Jacques-Cartier.

L'ex-président Grant continue sa tournée européenne. Voici quel serait son itinéraire: D'après les dernières lettres reçues d'Europe, Grant devait se rendre aux lacs de la Haute Italie, en passant par le Simplon; aller de là à Chur et Ragatz, ensuite à Copenhague; plus tard en Suède et en Norvège, puis retourner à Berlin pour assister aux grandes manœuvres d'automne et arriver à Paris à la fin d'octobre. Il se propose de passer une partie de l'hiver à Paris, l'autre partie en Italie, et de retourner ensuite en Suisse. Tel est son itinéraire et son programme. Il est probable qu'il assistera à l'ouverture de l'Exposition de Paris.

Sur l'invitation spéciale de Son Excellence Mgr. Conroy, les évêques de la province se réuniront jeudi à Saint-Hyacinthe.

L'hon. M. Mills est parti d'Ottawa, il y a quelques jours, pour les Etats-Unis, dans le but de conférer avec le ministre anglais à Washington, et avec les autorités américaines, au sujet de la position des Peaux-Rouges émigrés sur le territoire canadien. On espère que la question sera réglée à l'amiable.

NOUVEAU JOURNAL.—Pendant l'excursion à Québec qui aura lieu samedi prochain, sous les auspices des Typographes de Montréal, il sera publié, à bord du *Canavla*, un journal de quatre pages appelé le *Canavla*.

Le prospectus et le premier numéro paraîtront au départ du vapeur. L'édition suivante sera publiée à Verchères. Un troisième numéro paraîtra à Sorel et une quatrième à Trois-Rivières. En revenant de Québec, il sera publié deux ou trois éditions.

Le journal sera distribué gratuitement à tous les excursionnistes.

Pendant le voyage, la bande de la Cité donnera à bord du vapeur un concert dont le pro-

gramme, préparé expressément pour la circonstance, sera publié dans quelques jours. Prix du passage à Québec: \$1.00; à Sainte-Anne de Beaupré: \$1.25.

FAITS DIVERS

—Le Recorder a déclaré, samedi, qu'à l'avenir il condamnera à l'amende les personnes qui se servent de pompes à main pour arroser soit leurs jardins, ou le devant de leur résidence, sans licence.

—Des poissons valant plusieurs mille dollars sont morts dimanche dernier dans l'aquarium de New-York. Une analyse de l'eau a démontré qu'une personne mal intentionnée y avait jeté une certaine quantité de blanc de plomb dans les réservoirs qui étaient reliés les uns aux autres par des canaux.

—La maladie appelée le charbon sévit actuellement parmi les bestiaux, dans la commune des Trois-Rivières. Dans les derniers quinze jours, 20 vaches environ ont succombé à cette maladie. Le gardien de la commune a lui-même contracté la maladie en transportant des animaux morts.

UNE GRÈVE À QUÉBEC.—Les tailleurs de pierre qui travaillaient sur le terrain des édifices publics à Québec, se sont mis en grève, vendredi. On leur donnait précédemment \$1.50 par jour, mais on a changé cela et on les paie maintenant tant le pied, ce qui fait que depuis ils ne gagnent plus que 80 cents par jour. Les entrepreneurs offrent 20 cents par pied et les hommes demandent 40 cents, ce qui équivaudrait à \$1.50 par jour.

AUX CULTIVATEURS.—Un fermier de Perth, dans le Haut-Canada, M. Félix Hérichon, vient de faire une expérience qui lui a donné un magnifique résultat, pour protéger les choux contre les vers et les cloportes, en faisant usage de poivre mêlé à de la moutarde. Il suffit de soulever une seule fois tout un champ de choux à l'aide d'une large poivrière et 10 heures après on ne trouve pas un ver de vivant.

—Un ministre protestant de l'Illinois, le Rév. McGhee, vient d'être condamné à 14 ans de pénitencier, pour le crime de meurtre. Ce malheureux, après avoir empoisonné sa femme, avait forcé sa propre fille à signer un papier d'après lequel elle s'avouait coupable de ce meurtre. La fille désavoua cet aveu pendant le procès. Ce misérable avait tué son épouse pour contracter mariage avec la fille d'un riche cultivateur.

—On s'occupe activement, dans la capitale provinciale, des préparatifs de l'Exposition Provinciale qui aura lieu à Québec les 18, 19, 20 et 21 de septembre prochain. Le terrain qui a été choisi se trouve en arrière du *drill shed* et s'étend à deux cents verges du chemin Saint-Louis. L'exposition des arts aura lieu dans le *drill shed*. Les membres du conseil des arts et du conseil de l'agriculture ont pleine confiance dans le succès de l'Exposition.

—Voici quel âge auront atteint, à la fin d'octobre 1880, les personnages politiques français que cette échéance peut plus particulièrement intéresser:

Le maréchal de MacMahon.....	72 ans.
Le comte de Chambord.....	60 "
Le prince Louis-Napoléon.....	25 "
Le comte de Paris.....	42 "
Le duc d'Aumale.....	48 "
Le prince Jérôme-Napoléon.....	58 "
M. Thiers.....	83 "
M. Gambetta.....	42 "

—On nous écrit de Saint-Michel-Archange à la date du 3 du courant:

"M. le Rédacteur,
"Deux vols audacieux et sacrilèges viennent d'être commis, l'un à Saint-Bernard de Lacolle, dans la nuit de lundi à mardi, et l'autre à Saint-Michel-Archange, dans la nuit de jeudi à vendredi.

"Des voleurs se sont introduits avec effraction dans les églises respectives de ces deux paroisses, pillant tous les vases sacrés qui purent leur tomber sous la main.

"MM. les curés du voisinage feraient bien d'être sur leurs gardes; il y a évidemment dans les environs une bande organisée d'atroces voleurs."

—Les RR. PP. Jésuites ouvriront un nouveau collège au Détroit en septembre prochain.

FÉCONDITÉ.—Mme Remm, qui demeure près de Marva, Ill., vient de donner le jour à quatre garçons; Mme Guthrie, l'une de ses voisines, a donné naissance à trois filles, et Mme Keresier, résidant à quelques milles de distance des deux précédentes, vient d'avoir deux filles et un garçon. Les trois mères et les dix enfants se portent à merveille.

L'HOMME À LA CUILLER.—Nous avons eu l'homme à la fourchette; voici maintenant l'homme à la cuiller. Celui-ci s'appelle Thermigny, et est manoeuvrier à Héôte, dans la Somme (France).

Il y a quelque temps, tout en prenant son café, il s'amusa à s'enfoncer une petite cuiller dans la gorge; il fit un faux mouvement et tout à coup la cuiller disparut dans l'œsophage et s'enfonça dans l'estomac.

Le malheureux souffre horriblement. Une opération est nécessaire.

MORT SUBITE.—M. Z.-H. Marchesseault, député-coroner du district de Saint-Hyacinthe, a tenu, à Marieville, le 7 du courant, une enquête sur le corps de Pierre-Désiré Lemay, mort subitement le matin du même jour. Le défunt

demeurait à Williamsville, Etat du Connecticut, et était en promenade à Marieville chez M. Vieux; mardi matin, il alla à l'hôtel de M. Loulais où il se fit servir un verre de gin, et aussitôt qu'il l'eut pris, il tomba mort.

Verdict: "Mort d'une maladie de cœur."
Il était âgé de 79 ans et 6 mois.

LES VOLEURS DE BANQUE.—Le jugement, à Springfield (Massachusetts), des nommés Scott et Dunlap, pour avoir fracturé la caisse de la banque de Northampton, dont ils ont enlevé un million de dollars, a révélé des faits surprenants. Ces voleurs avaient pour associés secrets Herring & Co., de New-York, fabricants de coffres de sûreté Herring. Edson, qui était appelé, par la nature de sa profession, à visiter toutes les banques du pays, notait soigneusement les points faibles de chacune d'elles et transmettait aux voleurs ses complices des rapports détaillés, leur indiquant quelles banques il fallait attaquer, et comment il fallait s'y prendre pour réussir. L'association a longtemps prospéré, mais après le vol important de la banque Northampton, le partage des dépouilles est devenu un sujet de contestations, et Wm. Edson, mécontent de sa part vient de jouer le rôle de "témoin de l'Etat."

—Un vol des mieux combinés et d'une audace inouïe, a été commis, à Saint-Roch de Québec, la semaine dernière. Deux Italiens, arrivés le matin, se présentèrent chez un de leurs compatriotes, Michalo Regalu, un statuaire, qui demeure sur la rue Saint-Joseph, à qui ils dirent qu'ils avaient l'intention d'ouvrir un magasin à Québec, et qu'ils avaient beaucoup d'argent étranger à faire changer. Regalu les conduisit chez un Hongrois, du nom de John Galestry, rue du Prince-Edmond. Ce dernier se décida à faire l'échange, et alla à la banque retirer la somme de \$500. Après avoir compté l'argent devant les deux hommes, Galestry sentit tout-à-coup son cerveau s'alourdir, et il devint incapable de faire un mouvement. Pendant ce temps, les deux filous se saisirent de l'argent et s'enfuirent. Dès que Galestry fut revenu à lui, il alla compter son affaire à la police, qui, à l'apprentis, le soir, que nos deux Italiens étaient passés à Richmond, se dirigeant vers Montréal. On croit que Galestry aurait été mis sous l'influence du chloroforme.

—On lit dans le *Canadien* de jeudi: "Il est arrivé ce matin à trois, à l'Ancienne-Lorette, un terrible accident.

"Un respectable citoyen de cette localité, M. Charles Bédard, revenait de l'une de ses terres avec un voyage de foin qu'il conduisait, lorsqu'il passait avec sa charge sur un pont qu'il avait fait construire lui-même, le pont s'écroula subitement. Le malheureux cultivateur fut précipité avec la voiture et le cheval au fond de la rivière. Son fils en ce moment à la maison, trouvant que son père retardait à revenir, se décida à monter lui-même au champ. L'on peut juger de sa stupeur lorsqu'il arriva à l'endroit où le pont s'était écroulé et qu'il trouva le corps de son père écrasé par le poids des madriers renversés, de la voiture et du cheval.

"Après bien des efforts, il put retirer du précipice le corps de son malheureux père, mais celui-ci n'était plus qu'un cadavre inanimé.

"Le cheval qui a été précipité en bas du pont, est encore vivant.

"Cet accident a causé une profonde consternation dans la paroisse de l'Ancienne-Lorette.

DUEL SAVAGE.—A la suite de quelques plaisanteries publiées par le *Scoutin* de Shelby (Kentucky), au sujet d'une bataille à coups de poing entre deux petits garçons, un duel au revolver a eu lieu entre M. Daniel Brown, auteur de l'article, et M. Byron Yount, frère aîné d'un des petits garçons.

Les duellistes se sont rencontrés au bord du chemin de fer, chacun d'un côté de la voie, à la distance de 5 pieds environ. Ils ont fait feu simultanément, la balle de Yount entrant dans le sein droit de Brown, celle de Brown dans l'abdomen de Yount. Brown a envoyé trois autres balles dans diverses parties du corps de son adversaire qui, pendant ce temps, faisait de vains efforts pour faire fonctionner son revolver. N'y pouvant parvenir, il s'est élancé sur Brown et tous deux se sont criblés de furieux coups de crosse jusqu'à épuisement complet de leurs forces. Les amis sont intervenus alors, mais il a été très-difficile de desserrer la main de Brown, qui étreignait comme un étou le bras de Yount.

On les a couchés côte à côte sur la plateforme de la station, où des soins leurs ont été donnés par plusieurs médecins. Yount, en reprenant connaissance, a lancé les plus violentes imprécations contre Brown; il pleurait de rage de ne pouvoir se lever pour l'achever. Brown est mort le lendemain à deux heures du matin, et Yount le soir. Ces deux jeunes gens avaient reçu une excellente éducation, et appartenaient à des familles d'une haute honorabilité.

Un jeune viveur a une première affaire: il va trouver son maître d'armes, et lui demande une leçon de terrain.

Après quelques minutes d'exercice, le professeur s'arrête et dit à son élève:

—Vous n'y êtes pas... vous êtes mou... Voyons! tirez sur moi comme si j'étais votre plus grand ennemi.

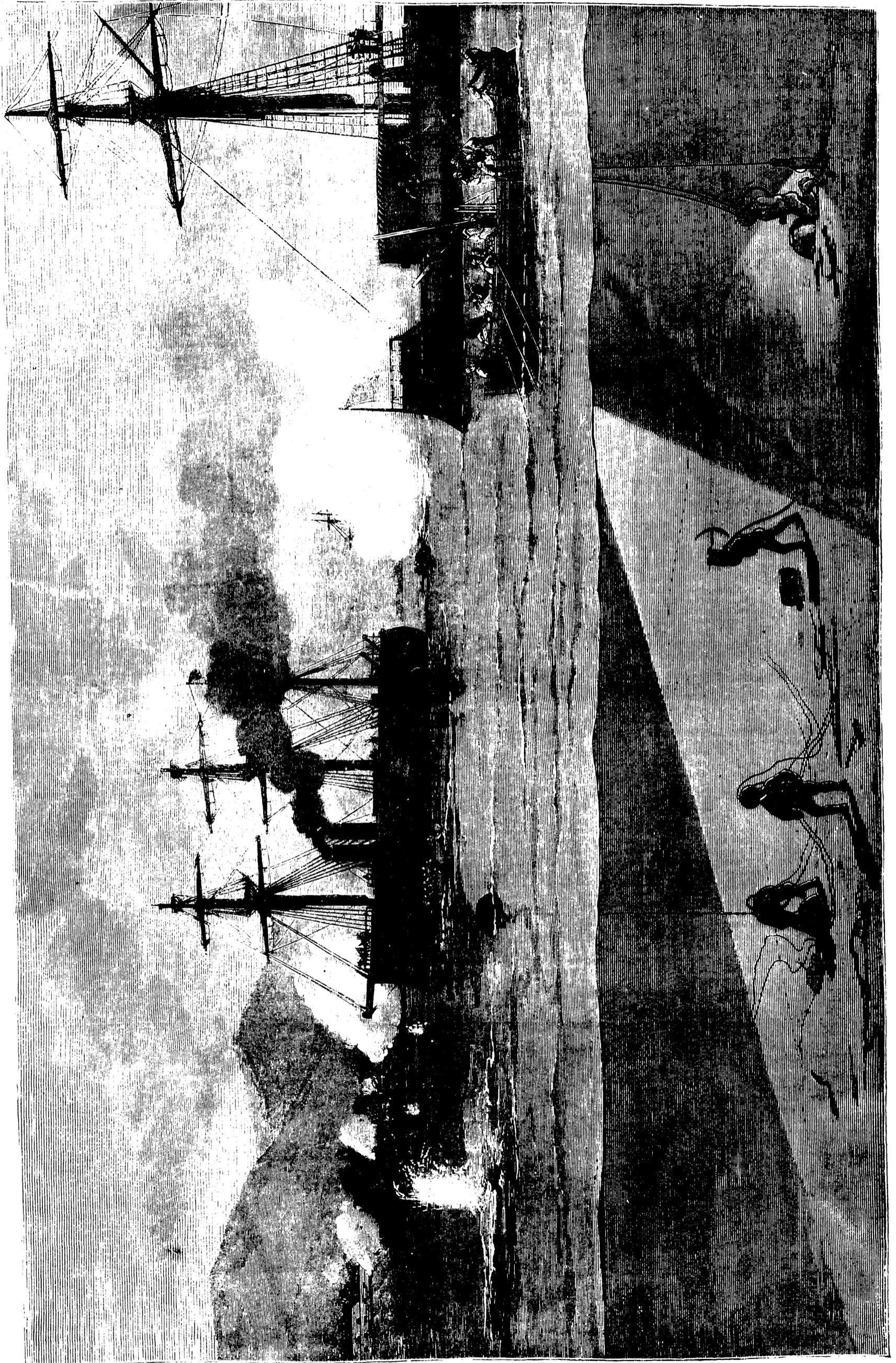
—Mais je n'en veux pas du tout à mon adversaire... Je n'ai pas d'ennemi, en somme.

—Il faut cependant que vous y mettiez de la vigueur... Voyons! figurez-vous que vous êtes en face d'un créancier!

A ce mot, le jeune homme se précipite sur son professeur, et lui casse son fleuret en pleine poitrine.



1. 1. 1. Boudoirs turques armées de deux canons. 2. Postes des cosettes de la mer Noire. 3. Régiment de Volynski. 4. Régiment de Podolie. 5. Detachement d'infanterie de la garde. 6. General Skobelev et ses cosettes travaillant à la nuit.
 LE PASSAGE DU DANUBE A SISTOWO, par la 1^{re} brigade du 8^e corps (général Radetski), le 27 juin, à quatre heures du matin. — (Dessin de MM. Scott et Feroimandus, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)



INVASION DE LA TURQUIE PAR LES RUSSES.—DES PLONGEURS TURCS DÉTRUISANT LES TORPILLES DES RUSSES DANS LE PORT DE POUTI, SUR LA MER NOIRE

A L'HON. P.-J.-O. CHAUVEAU

ODE A MELPOMÈNE IMITÉE D'HORACE

Sceliger pensait qu'il est plus glorieux d'avoir fait la III^e ode du IV^e Livre d'Horace : " *Quem tu Melpomene,* " que d'être roi d'Aragon.

Melpomène, celui qu'un jour de sa naissance
Tu regardes en souriant,
Ne sera pas, durant sa paisible existence,
L'athlète fort et triomphant,
Que le peuple applaudit dans une lutte isthmique ;
Il ne sera pas ramené
Par un coursier ardent sur un char olympique,
Devant ce peuple fasciné.

Ni le héros vainqueur fêté comme une idole,
Comme le plus grand des guerriers,
De dépouilles suivi montant au Capitole,
Le front couronné de lauriers.
Mais le Tibur fertile et son eau murmurante,
Ses bois touffus et son beau ciel,
Inspireront des vers à sa muse éloquentes.
Et rendront son chant immortel.

Ainsi je suis heureux, les arts charment ma vie ;
Rome, la reine des cités,
Où je suis moins moulu par la dent de l'envie,
De mes vers goûte les beautés.
O Melpomène, toi qui régies l'harmonie,
Les doux sons de ma lyre d'or ;
Toi par qui je connus la fierté du génie,
Cet impérissable trésor ;

Toi qui pourrais donner la belle voix du cygne
Aux muets habitants des eaux,
C'est toi qui me donnes cette faveur insigne,
Cet honneur entre les plus beaux,
De chanter avec art sur la lyre latine ;
Et si mon chant est admiré,
O muse, je le dois à ta grâce divine,
A toi dont je suis inspiré.

EDOUARD HUOT.

LES PAGES DE LOUIS XVI

ADHÉMAR DE ROCHENOIRE

(Suite et fin.)

Ce ne fut en effet que le soir et dans ce lieu mal famé, que les deux jeunes gens parvinrent à rejoindre le baron. C'était un homme de trente ans, de haute et impudente mine, vivant du jeu, ténébreux, et jouissant de la réputation de duelliste redoutable. Cependant, il sembla à Lansac et à Châteaubourg qu'il avait, à leur vue, légèrement pâli. Quand ils entrèrent, il tenait les cartes, ils attendirent que sa main fût passée ; elle avait été heureuse ; en goguenardant il remplissait ses poches de l'or qu'il venait de gagner. Lansac, devant Châteaubourg, marcha à lui.

"Monsieur le baron, lui dit-il, pourriez-vous m'apprendre ce qu'est devenu le comte de Rochenoire, page du roi ?

—Rochenoire... qu'est-ce que c'est que ça ?
—Ça, reprit Châteaubourg, c'est un homme qui, il y a huit jours, vous traitait comme un drôle et refusait par mépris de se battre avec vous."

Le baron bondit, mais Lansac, se tournant vers Châteaubourg, lui dit : — Tu n'es pas correct ; tu causeras avec monsieur lorsque sera terminé le petit entretien que j'ai l'honneur d'avoir avec lui. Donc, monsieur Blesheim, qu'avez-vous fait de Rochenoire ?

"Me l'avez-vous donné à garder, votre niégon ?

—Ne nous livrons pas au bel esprit et ne sortons pas de la question. Un matin, je m'en souviens, et pour des raisons que je n'ai pas à vous donner, c'était le 7, notre ami vous insulta ; le soir, à huit heures moins quelques minutes, il sort de notre hôtel ; pourriez-vous nous dire où vous étiez ce jour-là, à cette heure ?

Riant d'un rire forcé qui semblait ne plus devoir finir, le baron se récria sur l'étrangeté de la question, et finit par demander aux deux pages s'ils appartenaient à la police.

"Non, pas précisément, monsieur, mais parfois il peut nous arriver de l'aider à arrêter un assassin. Si vous ne nous répondez pas, je vais prier Châteaubourg de passer à la prévôté, d'en revenir avec un exempt, et j'aurai l'honneur, en attendant, de vous tenir compagnie."

L'alternative parut malsonnante au baron ; il devint livide. Autour de lui et des jeunes gens, s'étaient réunis les joueurs plus disposés à prendre sa cause que celle des pages. "Mettons à la porte ces petits drôles qui nous troublent !" s'écria-t-il. Et voilà pontes et croupiers saisissant des chaises et voulant expulser Châteaubourg et Lansac. Ce n'était pas facile, ils avaient mis l'épée à la main et gardaient ferme l'entrée. Ce fut un vacarme infernal ; on criait, on jetait des flambeaux à la tête des pages, leur sang coulait, et ils eussent été probablement vaincus et forcés de céder, si tout à coup, derrière eux, dans l'escalier, ils n'eussent entendu un grand bruit et vu paraître un sergent des gardes françaises à la tête d'une patrouille. La présence des soldats mit brusquement fin au combat ; vainement les joueurs et le baron essayèrent-ils de s'enfuir.

"Sergent, dit Lansac, arrêtez-nous tous.
—Il y en a trop, répondit en se dandinant le sergent, mais pour sûr il y en a un que j'emmennerai. C'est ce grand-là—il désignait le baron—parce qu'il y a huit jours je l'ai déjà arrêté lorsqu'il sortait de la rue des Rossignols, une épée à la main, et que je l'ai bêtement laissé filer..."

—Mais, sergent... s'écria Blesheim.
—Ne raisonnez pas ; en route, et de bonne grâce, ou gare les coups de crosse... Vos noms, messieurs les pages ?
—Les chevaliers de Lansac et de Châteaubourg,

sergent, ajouta Lansac, vous venez d'arrêter un assassin."

Les deux amis rentrèrent aux Ecuries, enchantés de ce qu'ils venaient de faire.—C'est très-bien tout cela, mais nous n'avons pas Adhémard, dit Lansac : est-il mort, est-il vivant ? S'il est mort, c'est dans la rue des Rossignols que ce scélérat de baron l'aura tué, et c'est dans quelque enclos de cette rue qu'il aura caché le corps de notre ami. Nous avons mis le pied sur l'assassin ; reste à trouver la preuve de son crime ; il faut que ce gredin-là soit roué. Demain matin, à la pointe du jour, nous partons une vingtaine ; et, du haut en bas, nous fouillons la rue des Rossignols."

A cette proposition d'une brutale logique, que pouvait répondre Châteaubourg désolé ? Il en arriverait ce qu'il pourrait ; il adopta le projet de Lansac et le lendemain, à huit heures, vingt pages se présentèrent à la grille pour sortir ; ils la trouvèrent fermée, gardée par des sentinelles, et le portier vint leur apprendre qu'ils étaient tous consignés. Tumulte, tapage, violentes protestations, émeute, menaces de forcer les serrures et de sortir l'épée et le pistolet au poing. Au milieu de ce brouhaha, les trompettes de MM. les pages se firent entendre, elles sonnaient l'assemblée ; ils se précipitèrent dans la grande cour, et bientôt parut le gouverneur, le comte de Sercus, suivi de ses officiers ; il fit former le cercle, et se plaçant au milieu, il éleva la voix :

"Que signifient ces cris et cette mutinerie ? Vous êtes inquiets d'un de vos camarades ? A qui sa garde a-t-elle été confiée par Sa Majesté ? Est-ce à vous ou à moi ? A qui donc deviez-vous vous adresser ?... Messieurs de Lansac et de Châteaubourg, ne savez-vous pas qu'il est défendu aux pages du roi de hanter les tripots et d'y souiller l'uniforme que vous avez l'honneur de porter ? Je devrais vous punir pour avoir violé cette défense ; cependant je veux bien vous pardonner, parce que je connais le motif qui vous a fait agir, vous cherchiez les traces de M. de Rochenoire. Tranquillisez-vous, MM. les pages, Adhémard est absent par ordre de Sa Majesté. Rompez le cercle, que tout rentre dans l'ordre."

—Eh bien, qu'en penses-tu ? demanda Lansac à Châteaubourg, heureux de savoir que son ami n'avait pas péri sous les coups d'un assassin.

—Je me souviens d'un mot mystérieux que m'a dit Adhémard.

—Quel est ce mot ?
—Ne touchez pas à la reine... Il est vivant, c'est tout ce que je veux savoir."

Oui, il vivait, mais, pour ainsi dire, d'une vie flottante et incertaine, passant d'une somnolence lourde à un vague réveil ; alors, il voyait dans une vision approcher de son lit de douleur des fantômes connus, la pâle religieuse, dame Martha, et des femmes de service marchant à pas discrets. Une fois, il crut voir madame Jules de Polignac tenant la reine par la main : toutes deux pleuraient... Le chirurgien, il le voyait aussi, et, si légère qu'elle fût, il sentait sa main levant l'appareil de sa blessure. Enfin, un jour, il reprit toute sa lucidité et il put remercier le docteur, la religieuse, madame Martha, des soins qui lui avaient été prodigués, et quarante-huit heures après il disait à la chanoinesse : — Madame, je me sens assez fort pour pouvoir être transporté, je ne dois pas abuser de vos bontés à tous ; veuillez faire prévenir mon domestique, il viendra me chercher.

—Vous trouvez-vous mal ici, mon enfant ? mon âge me permet de vous appeler ainsi ; non, n'est-il pas vrai ? Eh bien, restez tranquille, vous êtes mon prisonnier. Demain, le docteur l'a permis, vous vous lèverez pendant une heure et bien enveloppé ; on mettra votre fauteuil devant cette fenêtre, on l'ouvrira. Si le temps est doux, vous verrez, vous sentirez le printemps, et je puis vous le dire en confiance, vous recevrez des visites.

—Qui viendra me voir ?...
—Curieux, vous le saurez demain."

Adhémard garda un instant le silence, puis une certaine rougeur empourpra ses joues, et il dit avec un sourire qui cachait une secrète inquiétude :

"Mais je dois être affreux !
—Coquet ! voulez-vous bien vous taire ; si votre mère vivait, elle ne pourrait vous souhaiter plus... intéressant que vous ne l'êtes."

Le lendemain, enveloppé dans une robe de chambre, dans un bon fauteuil, de Rochenoire était assis devant la fenêtre ouverte ; l'air printanier semblait lui apporter la vie, sa blessure ne le faisait plus souffrir, il éprouvait un bien-être inexprimable... Il rêvait sans trop savoir à quoi il rêvait ; il n'entendait point la porte s'ouvrir, il ne se retournait que lorsque son nom fut prononcé d'une voix émue. Deux femmes se trouvaient devant lui, l'une, il la connaissait, était la charmante duchesse de Polignac, mais l'autre, mais l'autre... un voile lui passa sur les yeux, la reine... la reine daignait venir le voir ; il fit un effort pour se lever, la main de Mme Jules, par une douce pression, lui ordonna de ne pas bouger.

"Si vous faites le moindre mouvement, monsieur, je me retire ; la bonne sœur va nous approcher des sièges et se retirera ensuite."

La religieuse obéit. Adhémard n'osait lever les yeux.

"Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous présenter la comtesse de Prater."

Le regard du blessé suivit le geste de la duchesse ; elle désignait sa compagne, qui, pâle comme une rose thé et la tête inclinée, se taisait. Il put la contempler alors ; ce n'était point la reine, mais sa vivante image : mêmes traits, mêmes lèvres, signe caractéristique de la race d'Hapsbourg, même nez aquilin, même

profusion de cheveux d'un blond doré, même cou de cygne ; c'était Marie-Antoinette jeune, à seize ans, charmante, telle qu'elle devait être lorsqu'elle quitta Marie-Thérèse, sa mère, pour devenir Dauphine de France. Adhémard ne put retenir un soupir, et ses yeux ne se détachèrent plus de cette jeune fille, plus émue que lui encore, mais souriante.

Madame de Polignac continua.
"Elle a tenu à vous remercier de la peine que vous avez prise pour elle, et à vous dire combien elle vous est reconnaissante..."

La jeune comtesse fondit en larmes, et dit :
"Me pardonnerez-vous d'avoir failli être la cause de votre mort..."

—Calmez-vous, calmez-vous, chère Thérèse, reprit la duchesse en caressant la jeune fille ; je lis la réponse de Monsieur le comte dans ses yeux, il est prêt encore à risquer sa vie pour vous.

—A toute heure, madame, murmura Adhémard d'une voix assourdie par l'émotion, à toute heure..."

—Non, non, pas mourir... reprit la jeune fille, dont on entendait à peine les paroles.

—Calmez-vous, Thérèse, calmez-vous, ma chère enfant ; vous m'avez promis d'être plus forte. Je viens auprès de vous, monsieur le comte, par ordre de la reine ; elle m'a chargée de vous exprimer la douleur profonde que lui a causée votre blessure, et la joie qu'elle éprouve de vous savoir sauvé ; elle vous tient au nombre de ses plus chers serviteurs, et m'a autorisée à vous exprimer sa vive reconnaissance. En vous mettant dans ce pauvre lit où vous avez tant souffert, on a trouvé sur vous un mouchoir de la reine, on lui a porté..."

—Madame...
—Ne vous justifiez pas... Sa Majesté m'a ordonné de vous le rendre, gardez-le en souvenir d'elle."

—Jusqu'à mon dernier soupir ! Et il porta le mouchoir à ses lèvres.

—Voions, voyons, assez d'émotions. J'ai des nouvelles. D'abord, votre assassin est arrêté, c'est le baron de Blesheim.

—Je n'ai pas vu celui qui m'a frappé...
—C'est bien, c'est bien, madame Martha m'a parlé, monsieur le généreux."

—Pourquoi aurait-il voulu ma mort ?
—Je le devine, mais ne puis vous le dire. Maintenant, je continue, et si vous avez le malheur de répondre, nous vous quittons, n'est-ce pas, Thérèse ?

La jeune fille sourit et fit un signe de tête.
"Vous êtes fort aimé de vos camarades ; MM. de Lansac et Châteaubourg vous ont cherché de tous les côtés, vous avez failli être la cause d'une émeute aux Grandes-Ecuries, et pour la calmer, M. de Sercus a été forcé d'annoncer que vous étiez absent pour le service du roi... Donc, jusqu'à parfaite guérison, vous voici le prisonnier de la comtesse de Plater, et sous la garde de Mme Martha."

Sans bien se rendre compte de ce qui s'agitait au fond de leur pensée, Thérèse et Adhémard se regardèrent et échangeèrent un sourire.

"Au revoir, monsieur. Si j'avais des cheveux blancs, je vous donnerais ma bénédiction, ajouta la jeune femme en riant. Si vous n'étiez pas riche et pouvant aspirer à tout, je vous offrirais ma protection ; mais si vous l'agréez, je vous donnerai mon amitié."

Le blessé déposa un baiser sur une main qu'on lui tendait, et dit :

"J'ai le ciel dans le cœur."
Madame Jules avait été fort imprudente ; les émoitions ressenties avaient brisé les forces du malade ; il se traîna vers son lit, et fut forcé de se coucher, la fièvre le reprit. Dans un dernier sommeil, il revoyait la jeune comtesse, sa douce et noble figure ; il entendait sa voix émue par l'attendrissement. Mais qui était-elle ? D'où venait cette incroyable ressemblance avec Marie-Antoinette ? Ne sortait-il d'une énigme que pour tomber dans une autre plus difficile à percer que la première ? Quelle était cette charmante créature ? Appartenait-elle à l'orgueilleuse maison d'Autriche ? Mais alors comment se faisait-il que lui, page du roi, il ne l'eût jamais vue à la cour, à Trianon, dans les fêtes, pas même sous les ombrages du parc ? Ah ! quel malheur si elle appartenait à une race impériale ! car alors qui pouvait prétendre au bonheur de son amour et à l'honneur de sa main ? Un empereur, un roi. Et cependant "il avait bien le ciel dans le cœur." Tout en lui frémissait de joie, une sorte d'ivresse agitait son âme, à la pensée du dévouement qu'il lui avait prouvé et de sa vie mise en danger pour elle. Et puis elle était là, près de lui, presque sous sa garde ; il la recevait, il lui parlerait, et, peut-être... qui sait ? Aussi n'eut-il rien de plus pressé que de demander à Mme Martha s'il ne pourrait pas faire venir une partie de sa garde-robe.

"La chose est toute simple, répondit la chanoinesse. Un valet de la reine ira prendre vos effets, et, dès demain, ils seront ici ; mais nul homme ne devant habiter cette maison, vous serez privé des services de votre domestique."

Un jour, deux jours, une semaine se passèrent ; la comtesse ne reparut pas et Rochenoire n'osait en parler. A certaines heures, quand sa fenêtre était ouverte, le son d'une harpe, d'un clavecin, venait jusqu'à lui ; les instruments chantaient les mélodieux accords de Mozart, d'Haydn, de Bach, dont Marie-Antoinette avait imposé le goût. C'était certainement sous les doigts de la comtesse que s'envolaient ces notes qui le frappaient au cœur ; il les écoutait comme en paradis il eût écouté les harpes d'or des séraphins. Nul bruit d'ailleurs ne troublait le silence du jardin, pas une voix ne s'élevait, excepté des oiseaux chanteurs. Ils sont bien heureux, pensait-il, ils peuvent la voir.

Ses forces lui revenaient, il se tenait debout ; appuyé sur le rebord de la fenêtre, ayant en face de lui le pavillon qu'il entrevoyait à travers le feuillage renaissant, il écoutait les divines mélodies et celles que la harpe éveillait dans son cœur. Tout à coup elles cessèrent et Adhémard eut de la peine à retenir un cri. La jeune comtesse parut dans le jardin ; elle allait, venait, d'une marche légère, tantôt disparaissant derrière des massifs de lilas dont les grappes de fleurs commençaient à s'ouvrir, tantôt elle reparait, se penchant vers les tulipes orgueilleuses ou cueillant des violettes embaumées ; elle en fit un bouquet qu'elle attachait à son corsage. Elle était nu-tête, avec un oeil de poudre dans les cheveux, et, pour se défendre contre les rayons déjà chauds du soleil, elle tenait une ombrelle de soie. Ses petits pieds étaient dans des chaussures à hauts talons. Elle fit un faux pas, Adhémard laissa échapper un cri ; elle leva les yeux, sourit en rougissant, et s'enfuit comme une tourterelle effarouchée. Ainsi s'évanouit la douce vision.

Le lendemain, Mme de Polignac vint voir le malade. Hélas ! elle était seule ! Elle ne dit pas un seul mot de la comtesse, Adhémard n'osa lui en parler. Il se sentait des timidités qu'il n'avait jamais connues et que ne connaissent pas les pages.

"Monsieur, lui dit Mme Jules, vous sentez-vous bien ? Faites donc essai de vos forces ; l'air est fort doux, les fleurs embaument ; mettez votre manteau ; appuyez-vous sur mon bras ; descendons au jardin, on y placera un fauteuil sous ce rosier de Bank, voyez qu'il est joli avec ses mille roses ; vous respirerez le printemps, et je dirai à la reine que j'ai assisté à votre première sortie."

Quelques instants après, le blessé était assis sous le rosier, ayant près de lui la duchesse et dame Martha, moins grave que de coutume. La bonne chanoinesse s'était attachée au beau page qu'elle avait sauvé ; elle l'enveloppait de ses regards et de ses soins.

"Madame Martha, fit tout à coup la duchesse, allez donc, je vous prie, prévenir la comtesse que nous sommes au jardin ; si elle veut venir nous rejoindre, elle nous fera grand plaisir."

Elle vint le front haut, les yeux baissés et la joie sur les lèvres. Elle parla à Adhémard d'abord timidement ; mais comme rassurée par la langueur et la faiblesse du malade, elle se familiarisa et bientôt elle fut ce qu'elle était, simple et affectueuse. Elle se plaignit de n'avoir pas vu depuis longtemps la reine.

"Elle a bien des devoirs, vous le savez."

—Vous embrasserez pour moi le dauphin ; on ne me l'a amené qu'une seule fois. Ah ! s'il était ici, comme nous jouerions ensemble ! Il est si beau, mon petit jardin, n'est-ce pas monsieur le comte ?

—A propos, monsieur, Sa Majesté en pensant à vous, à eu, je crois, une idée qui vous sourira ; elle veut que vous alliez en Provence achever votre convalescence. Un beau voyage ! on vous donnera pour vous accompagner votre ami, M. Châteaubourg."

Adhémard baissa la tête.

"Ce projet ne vous plaît pas..."

La comtesse murmura :

"Monsieur est peut-être encore bien faible."

Et dame Martha fut du même avis.

Enveloppant d'un clair regard le blessé et la jeune fille, la duchesse resta un instant pensive, puis prenant le bras de la comtesse :

"Allons-nous-en, dit-elle, il est temps que M. de Rochenoire regagne sa chambre ; pour une première sortie, c'est assez."

A partir de ce jour, chaque après-midi, Adhémard descendait au jardin, et, soit par hasard, soit par toute autre cause, la petite comtesse apparaissait. Elle allait d'abord inspectant et saluant ses fleurs, puis elle se rapprochait du rosier de Bank ; elle avait quelque chose à demander à Mme. Martha, elle l'appelait, alors la chanoinesse quittait le convalescent, et toutes deux ensemble revenaient près de lui. Elles s'asseyaient ; peu de paroles étaient échangées, puis venaient les saluts d'adieu, et la jeune fille s'en allait. Enfin, toute feinte cessa. Dès que le page paraissait au jardin, arrivait la comtesse Thérèse rayonnante de jeunesse. Quelle joie quand elle sut qu'Adhémard parlait allemand ! Quelle bonne causerie dans cette langue qui commençait à se relever des moqueries du grand Frédéric ! Quelquefois la chanoinesse s'éloignait ; Rochenoire soupirait après ces moments-là, il lui semblait que son cœur s'épanchait plus librement, mais combien il se trompait ! Alors, toute question s'éteignait sur ses lèvres ; il la regardait, et elle seule, confiante, paisible, lui parlait d'une voix légèrement émue. Ainsi passaient les heures ; quand les arbres étendaient leurs ombres, elle le quittait en lui laissant un sourire, et lui disait : "Demain." Demain venait, et en s'éloignant, il répétait encore : "Demain."

Ils chantaient, sans le savoir, l'immortelle idylle qu'ont chantée les bergers de Théocrite, et que chanteront les derniers enfants des hommes. Elevé dans une retraite mystérieuse, loin de tous les regards, Thérèse se tournait vers le jeune page comme le rameau et la fleur vers la lumière, et, lui, ne pouvait croire à ce bonheur et à ce qu'elle ignorait elle-même.

Mais qui était-elle ? quels étaient les maîtres de sa destinée !

"Adhémard, lui répondait-elle, même à vous qui avez failli mourir pour moi, c'est la seule chose que je ne puisse dire, ne me le demandez pas. Que vous importe d'ailleurs ! Dans quelques jours vous partirez pour la Provence ; nous nous quitterons pour ne plus nous revoir ! Je vous suivrai des yeux dans la carrière que vous parcourrez avec honneur ; elle ne sera jamais

assez heureuse... Retenez la question que je lis sur votre bouche, je ne puis vous répondre. C'est singulier, c'est mal ce que je pense—je voudrais vous voir guéri et j'ai peur que vous guérissiez trop vite... Racontez-moi les fêtes et les splendeurs de la cour.

—Et pourquoi de cette cour vous tient-on éloignée ?

—Nul ne doit le savoir. Vous êtes orphelin. Hélas ! par ce triste côté, notre sort est presque semblable, et votre existence a des consolations que n'a pas la mienne. Aimée des miens, je suis à la fois libre et captive. Que ce doit être bon, la liberté !

Chaque jour amenait à peu près les mêmes paroles, le même échange de joie et de tristesse. Adhémar accompagnait la comtesse dans son petit salon, elle lui montrait ses dessins. Pour lui, elle faisait de la musique, et il oubliait, il voulait oublier que, d'un instant à l'autre, il serait arraché à cette vie d'enchantements.

Un jour, en effet, la duchesse de Polignac arriva.

—Vous voilà rétabli, M. Adhémar, et je vous apporte votre congé. Par ordre du roi, après-demain vous partirez pour Montpellier, où vous passerez l'été. Sa Majesté la reine veut que vous lui donniez directement des nouvelles. M. Châteaubourg en chaise de poste viendra donc vous prendre après-demain ; sur toute la route, vous trouverez des preuves de la sollicitude royale. Le gouverneur de Montpellier a reçu des instructions. Je les lui ai expédiées moi-même. Préparez-vous donc et, à votre retour, après avoir rendu vos hommages au roi et à la reine, n'oubliez pas votre amie, Mme de Polignac.

Elle le quitta. Il tomba anéanti. Quelle triste nuit il passa ! Et quand le lendemain, il entra pâle et défait dans le salon de la comtesse, elle s'écria : « Vous partez !... » Elle lui prit la main, le fit asseoir à ses côtés, et ils pleurèrent comme deux enfants. Larmes sacrées, dont la source tarit toujours trop vite. Tout à leur douleur, ils échangeaient sous mille formes le mot adieu, essayant, de temps à autre, par un mot, par un regard, de relever leurs espérances et leurs cœurs brisés.

Ainsi gémissants, éperdus, ils n'avaient point entendu une porte s'ouvrir.

—Eh bien ! dit une voix, qu'y a-t-il donc ? Et d'où vient cette douleur ?

Thérèse se leva, poussa un cri, et alla cacher sa tête dans le sein de la reine : car c'était elle qui venait d'entrer.

—Eh bien, ma petite Thérèse, d'où viennent ces larmes ? Et vous, monsieur, pouvez-vous m'expliquer ce que cela signifie ?

Adhémar courba la tête.

—Je ne voulais pas que vous partissiez sans avoir reçu mes remerciements... Laissez-moi, je vous ferai appeler dans un instant.

Adhémar s'éloigna inquiet, plein de crainte, et plus désespéré encore ; il erra dans le jardin, se remplissant le cœur de l'image des lieux où il avait passé des moments si fortunés. Au bout d'une heure, on vint le prévenir que Sa Majesté l'attendait.

—Monsieur, lui dit-elle, vous avez abusé de ma confiance ; la seule excuse que vous puissiez invoquer est votre jeunesse ; le repos de la comtesse de Prater aurait dû vous être sacré.

Le page tomba à genoux et répondit à travers des sanglots :

—Pardonnez-moi, mais je suis si malheureux...

—Relevez-vous, reprit-elle d'une voix plus douce. Et comme il restait prosterné : Je ne vous gronde pas, c'est un peu nous qui sommes coupables.

—Oh ! je ne veux pas partir...

Marie-Antoinette resta un instant muette, puis elle dit :

—Soit, vous ne partirez pas, mais vous allez, par serment, me faire une promesse : vous n'écrirez pas à la comtesse, vous ne chercherez pas à voir Thérèse.

—Ne plus la revoir...

—Attendez que je finisse. Dans peu de jours, je vous ferai venir, et je vous dirai ce que vous pouvez espérer. Aujourd'hui même vous quitterez cette maison.

—Je ne pourrai pas lui dire adieu ?...

La reine hésita une minute, mais l'anxiété douloureuse d'Adhémar la décida ; frappant sur un timbre d'argent, elle donna l'ordre à Mme Martha, qui avait répondu à cet appel, de prier Mme Prater de descendre. Elle vint, pâle, défaite, comme chargée de larmes, semblable à une belle fleur que l'orage vient de courber. Marie-Antoinette l'embrassa.

—Mon enfant, le comte de Rochenoire, avant de quitter ces lieux, a tenu à vous faire ses adieux...

La jeune fille leva sur le comte des yeux avides, mais il ne put prononcer une seule parole.

—Comte, reprit la reine, voulant mettre fin à cette scène, comte, baisez la main de mademoiselle, et retirez-vous.

Adhémar prit les doigts de Thérèse, y appuya ses lèvres, et sortit en étouffant ses sanglots. Une heure après, il était aux Grandes-Ecuries, où ses camarades lui firent une véritable ovation. Il refusa de répondre à toutes les questions qui lui furent adressées, et reprit son service. Le roi, au coucher, daigna même s'inquiéter de l'état de sa santé.

—La reine s'intéresse beaucoup à vous, lui dit-il, et je l'ai assurée que vous étiez digne de la haute protection qu'elle daigne vous accorder.

Le temps se passait. Adhémar pensait à elle. Un jour, au dîner, comme il servait Louis XVI, Marie-Antoinette l'appela et lui dit :

—M. de Rochenoire, dans une heure, je désire vous parler.

En se présentant devant elle, le comte sentait battre son cœur avec violence.

—Asseyez-vous, monsieur le comte, j'ai une longue conversation à avoir avec vous. Quel est votre âge ?

—Bientôt vingt ans.

—Vous êtes orphelin ?

—Les seuls grands-parents qui me restent sont un oncle, évêque d'Auch, et une tante religieuse à l'abbaye de Remiremont.

—Vous êtes libre et vous aimez la comtesse de Prater... Cependant, vous ne savez qui elle est, si vous pouvez prétendre à elle, et si ses parents n'avaient point conçu pour elle d'autres espérances. Votre conduite a été légère, vous avez abusé de ma confiance...

—Que Votre Majesté me pardonne...

—Et vous allez comprendre combien vous avez été coupable. Thérèse de Prater est ma nièce, la fille de mon frère Joseph.

Adhémar fit un geste d'acablement et de désespoir.

—Il y a dix-sept ans, mon frère contracta un mariage morgannatique avec la comtesse Wilhelmine de B... ; cette union resta secrète. La jeune femme mourut en donnant le jour à Thérèse, et, par des raisons que vous connaîtrez peut-être plus tard, la naissance de cette enfant bien-aimée a dû demeurer cachée. Par malheur pour ma pauvre nièce, elle est ma vivante image, et pour garder le secret de notre famille, son père l'a fait élever dans une sorte de claustration, et, pour plus de sûreté encore, l'éloignant de Vienne, il l'a confiée à ma vigilance et à ma tendresse. Elle tomba malade, puis vint le crime du baron de Blesheim : il avait pressenti notre mystère, et ruiné, il songeait à relever sa fortune par une alliance impossible. Il vous épia, crut voir en vous un rival, et vous frappa. On a eu tort, grand tort, de vous laisser approcher de Thérèse, car comme vous étiez le premier homme de votre âge et de votre rang qui eût avec elle échangé une parole, il était presque impossible qu'elle ne vous accordât pas toute... sa reconnaissance.

—Hélas ! pourquoi le baron de Blesheim ne m'a-t-il pas tué ?

—Pourquoi ?... Un sourire attendri passa sur les lèvres de la reine ; elle reprit : Dès que le hasard m'eût révélé l'état de votre cœur, j'écrivis à Sa Majesté l'Empereur, et lui ai demandé... Devinez.

—Comment il fallait me punir... ?

—Non, monsieur ; je lui ai demandé pour le comte Adhémar de Rochenoire la main de Thérèse, comtesse de Prater.

Pâle, effaré, d'un mouvement involontaire Adhémar se leva.

—Et !...

—Baisez cette lettre, elle contient le consentement de Joseph II.

—Mais elle, elle, madame.

La figure de Marie-Antoinette s'illumina d'un beau sourire :

—Avez-vous vraiment peur qu'elle vous accueille par un refus ? Mais l'empereur vous impose des conditions : pour quelques années, vous devrez quitter l'Europe.

—Je les accepte toutes... Cependant, quitter le service du roi...

—Non ! non ! Sa Majesté, sur ma demande, vient de vous nommer lieutenant du roi à la Martinique. Voyons, voyons, mon bon neveu, soyez heureux, calmez-vous !

Et comme elle venait de frapper sur un timbre, Mme Jules entra.

—Mon amie, lui dit-elle, veuillez servir de mère à M. Adhémar, et aller en son nom, avec mon consentement, demander pour lui la main de la comtesse Prater.

—O quel bonheur ! s'écria la duchesse, je pars à la minute.

—Vous, comte, vous voudriez bien aller là-bas, mais votre cause n'a pas besoin d'avocat, elle est gagnée, je le sais. Le mariage sera célébré dans la chapelle, le contrat signé dans le cabinet de Sa Majesté, la fiancée aura pour témoins le comte Mercy d'Argenteau, ambassadeur de Sa Majesté impériale, et le roi de France lui servira de père. Votre oncle l'évêque d'Auch officiera... Et vos témoins, à vous, qui serez-ils ?

—Deux amis, madame, si vous daignez les agréer, MM. de Châteaubourg et de Lansac.

—C'est bien, vous pouvez annoncer votre mariage ; mais sous peine de perdre votre bonheur, pas un mot sur la naissance de la future. Allez vite remercier le roi et écrire à l'empereur.

—Et à vous, madame, que vous dirais-je ?

—Que vous m'aimez un peu... Je vais commencer le trousseau de Thérèse et, si vous voulez me faire plaisir, portez pour le jour de la noce votre beau costume de page, il vous sied à merveille. Adieu, comte.

Quant Adhémar vint annoncer son prochain mariage aux Grandes-Ecuries, ce fut à qui l'embrasserait, le féliciter ; il réunit à souper tous ses camarades, il fallait bien enterrer le page, et il le fit sous des monceaux de truffes et sous des flots de champagne. Vers, sonnets, chansons, allèrent grand train, et quand "l'Aurore aux doigts de rose" ouvrit les portes du jour, on buvait et l'on chantait encore.

Une semaine après, à minuit, la chapelle du château resplendissait de lumières, les orgues faisaient entendre leur voix majestueuse ; la porte s'ouvrit, l'évêque d'Auch offrit de l'eau bénite au roi donnant la main à Thérèse tremblante.

La reine était à ses côtés ; on les eut prises pour deux sœurs, toutes deux étaient couvertes de diamants. Derrière, venaient les témoins de l'épouse, puis les trois pages. Nul autre, ex-

cepté dame Martha, n'assistait à l'auguste cérémonie. Dès qu'elle fut terminée, le roi embrassa la belle mariée.

—Je ne peux pas, madame, lui dit-il avec plus de grâce qu'il n'en avait habituellement, mieux vous complimenter qu'en vous disant que je crois embrasser la reine.

Une voiture ramena les mariés à la rue des Rossignols, et, le lendemain, une berline emportait à Brest le comte de Rochenoire, lieutenant du roi à la Martinique, et sa femme. Un vaisseau les y attendait.

Combien de questions furent adressées à Châteaubourg et à Lansac ! La mariée était-elle jeune, belle, riche ? Mais la vue de Thérèse avait éveillé dans l'esprit des pages de graves suppositions. Aussi, à toutes les interrogations se contentèrent-ils de répondre :

—Ne touchez pas à la reine.

A. GENEVAI.

FIN.

UN ÉPISODE DE LA VIE DU CZAR NICOLAS

Nous trouvons dans le journal *Hestia*, d'Athènes, l'épisode suivant, qui ne manque pas d'intérêt dans les circonstances actuelles :

A l'automne de 1828, l'empereur Nicolas se trouvait à Varna, alors occupée par l'armée russe ; il partit de là sur un voilier pour Odessa. Pendant le trajet, le navire qui portait l'empereur fut assailli par une horrible tempête, et courut les plus grands dangers. La tempête, en effet, était de celles que l'on rencontre rarement, même sur la mer Noire ; un vent furieux, une averse accompagnée de neige, un froid perçant et un brouillard épais ; ajoutez à cela la présence de l'empereur qui, voulant s'immiscer au commandement du navire, donnait des ordres plus qu'inopportuns et paralysait les efforts de l'équipage et des officiers. On ignore pendant longtemps si le navire voguait à la dérive emporté par les éléments déchaînés, quant tout à coup, au grand effroi de l'équipage, on s'aperçut que l'on touchait à la côte, à l'entrée du Bosphore. Le danger était grand, car au risque de laisser le navire s'échouer sur cette côte inhospitalière, il était obligé de se réfugier dans le Bosphore même. Pendant tout espoir, le czar remet à plusieurs de ses officiers ses volontés, et principalement ses ordres pour la succession au trône, avec recommandation à celui qui échapperait de les remettre à leur destination ; puis il donna l'ordre au commandant de franchir le détroit, et au besoin de faire sauter le navire.

A ce moment, un officier subalterne, d'origine hellénique, nommé Pappachristo, se présente hardiment devant l'empereur et lui dit :

—Sire, je répons de sauver le navire, d'éviter les rochers, aussi bien que la captivité qui est imminente, pourvu que Votre Majesté veuille bien donner l'ordre que j'ai seul le commandement, jusqu'au premier port russe.

L'empereur, accédant à la demande de ce hardi officier, le nomma commandant et ordonna de lui obéir.

—Maintenant, Sire, reprit Pappachristo, avec plus de hardiesse, en ma qualité de commandant, j'ordonne à Votre Majesté de descendre aux cabines intérieures, et de n'en pas sortir avant de nouveaux ordres.

L'empereur se recra.

—Sire, reprit Pappachristo, je suis, d'ordre de l'empereur, commandant du navire, et les ordres du commandant doivent être exécutés sans observation sur-le-champ.

A ce franc-parler, Nicolas fit de la main droite le signe de l'obéissance militaire, et descendit aux cabines avec sa suite.

Alors commença une lutte de titans entre l'équipage et les éléments déchaînés ; officiers et matelots, animés par le sang-froid, l'intrépidité, la fermeté de Pappachristo, luttaient de courage et d'énergie sous le nouveau commandant. Après plusieurs heures d'efforts héroïques, Pappachristo parvint à s'éloigner du rivage et put même régler, malgré la continuation de la tempête, la direction du navire.

Le lendemain matin, la tempête se calma un peu, et l'empereur, qui s'impétait dans les cabines, voulut monter sur le pont ; il fit demander au méchant papa, ainsi qu'il appelait Pappachristo, s'il le pouvait. Le commandant refusa, faisant dire à l'empereur qu'il irait lui-même lui annoncer quand l'heure et le moment serait arrivés ; et l'empereur dut se résigner à rester encore la journée entière enfermé dans les cabines. Le courage et les efforts des officiers et des matelots purent cependant dominer la tempête ; Pappachristo n'avait pas abandonné son poste un seul instant, et la nuit suivante, lorsque l'impétuosité du vent eut diminué, l'équipage put prendre un peu de repos.

Le lendemain, le vaisseau était hors de danger. Alors, Pappachristo se décida à abandonner son poste pour un instant, et descendit auprès de l'empereur, qu'il invita à monter sur le pont, après avoir imploré son pardon pour la conduite audacieuse qu'il avait tenue envers lui. L'empereur lui exprima sa satisfaction, se jeta dans ses bras, l'embrassa en l'appelant son sauveur, et monta sur le pont. Là, Pappachristo lui fit voir la direction où, d'après ses calculs, devait apparaître, le lendemain au jour, l'île des Serpents, distante d'Odessa de soixante milles environ. Et, en effet, le lendemain au jour, le navire dépassait cet îlot désert, et était le sur-le-champ en vue du phare d'Odessa. Pappa-

christo invita l'empereur à regarder le phare avec sa longue-vue, et Nicolas l'embrassa une seconde fois en l'appelant son sauveur et le sauveur de l'équipage. Quelques heures plus tard, le vaisseau jeta l'ancre dans le port d'Odessa, où l'empereur garda cet officier auprès de lui, l'emmena plus tard à Saint-Petersbourg et le nomma immédiatement commandant d'un vaisseau de ligne.

Cet intrépide et habile marin était très-peu habile courtisan. Humble, modeste, simple au plus haut point, il ne chercha point à profiter de sa position exceptionnelle. Satisfait du service régulier, il ne rechercha jamais les postes où il aurait pu, comme tant d'autres, s'enrichir et acquérir de la gloire. Il mourut vieux et pauvre, et, par un étrange hasard, il rendit le dernier soupir dans les bras de l'empereur.

Au moment où il sortait d'un bal donné au palais de l'hiver, il fut frappé d'apoplexie en descendant le grand escalier. A l'annonce de cet accident, l'empereur accourut en toute hâte, et prenant dans ses bras ce vieillard chéri, il le fit transporter à ses appartements particuliers où il manda tous les docteurs du palais. Mais la science fut impuissante, et l'empereur ne put rendre la santé à son sauveur, qui rendit le dernier soupir dans les bras de celui qu'il avait sauvé de la mort ou de la captivité.

Pappachristo était un des Grecs qui avaient émigré de l'Épire et des îles helléniques en Crimée, et que le génie de Catherine avait su employer avec tant de succès. Il est incontestable que la plupart d'entre eux ont contribué à la formation et au développement de la flotte de la mer Noire. Ils se sont généralement distingués non-seulement par leur honnêteté, mais encore par leur bravoure dans presque toutes les batailles navales livrées aux Turcs. Il reste encore aujourd'hui quelques descendants de ces vaillantes familles : Arcas Cooman, Manganari honorent aujourd'hui le nom hellénique dans le service militaire de la Russie.

L'HABIT NOIR

On lit dans un journal parisien :

A propos du port de l'habit noir, un de nos lecteurs nous demande si, lorsque nous disons : "Qu'en aucune circonstance un homme du monde ne porte l'habit avant six heures du soir," on ne doit pas faire exception, soit pour un mariage ou pour une visite officielle.

Réponse :

Ni pour un mariage, ni pour une visite officielle, il n'est besoin d'habit noir.

Un homme du monde se marie en redingote ; ses témoins sont dans la même tenue. Lorsque le marié n'a pas dépassé la trentaine, et qu'il fait partie de ce qu'il est convenu d'appeler la grande vie élégante, il porte un habit bleu à boutons d'or et pantalon gris perle ; c'est le suprême du goût.

Quant aux visites officielles, même celles du jour de l'an, elles ne se font en habit que lorsque celui qui la rend fait partie d'un groupe où il y a des uniformes avec lui ; n'ayant pas d'uniforme, il endosse l'habit et met la cravate blanche. Mais, s'il s'agit de visite individuelle faite à un haut fonctionnaire et même à un ministre, dans le courant de l'année, la redingote est parfaitement de mise.

On nous demande également si, pour les enterrements, l'habit noir est nécessaire.

Nullement. Aux enterrements de sénateurs et de députés, les membres désignés pour représenter les deux Chambres aux obsèques d'un collègue, portent l'habit noir, il est vrai ; mais cela provient de ce que ni les sénateurs ni les députés n'ont de costume officiel. Ce qui prouve, d'ailleurs, que même dans cette solennité, l'habit est porté suivant la volonté du membre de la commission, c'est qu'il doit avoir à la boutonnière les insignes de sénateur ou de député.

Donc, concluons en répétant qu'un homme du monde peut se passer, en toute circonstance, d'endosser l'habit avant six heures du soir.

"Il n'est pas nécessaire que vous ayez un seul cheveu blanc sur votre tête," comme disent ceux qui font usage du Rénovateur Parisien de Luby pour la chevelure, car c'est indubitablement la meilleure préparation pour la tête qui soit connue, et un article indispensable sur la table de toilette. Lorsque vous vous servez de cette préparation, vous n'avez besoin ni d'huile ni de pomate ; les propriétés balsamiques qu'elle contient activent la croissance des cheveux, nettoient la peau et laissent la tête fraîche et exempte de toute souillure. On peut se le procurer au Medical Hall et dans toutes les autres pharmacies en grandes bouteilles de 50 centimètres. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, ont été nommés seuls agents Canada.

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

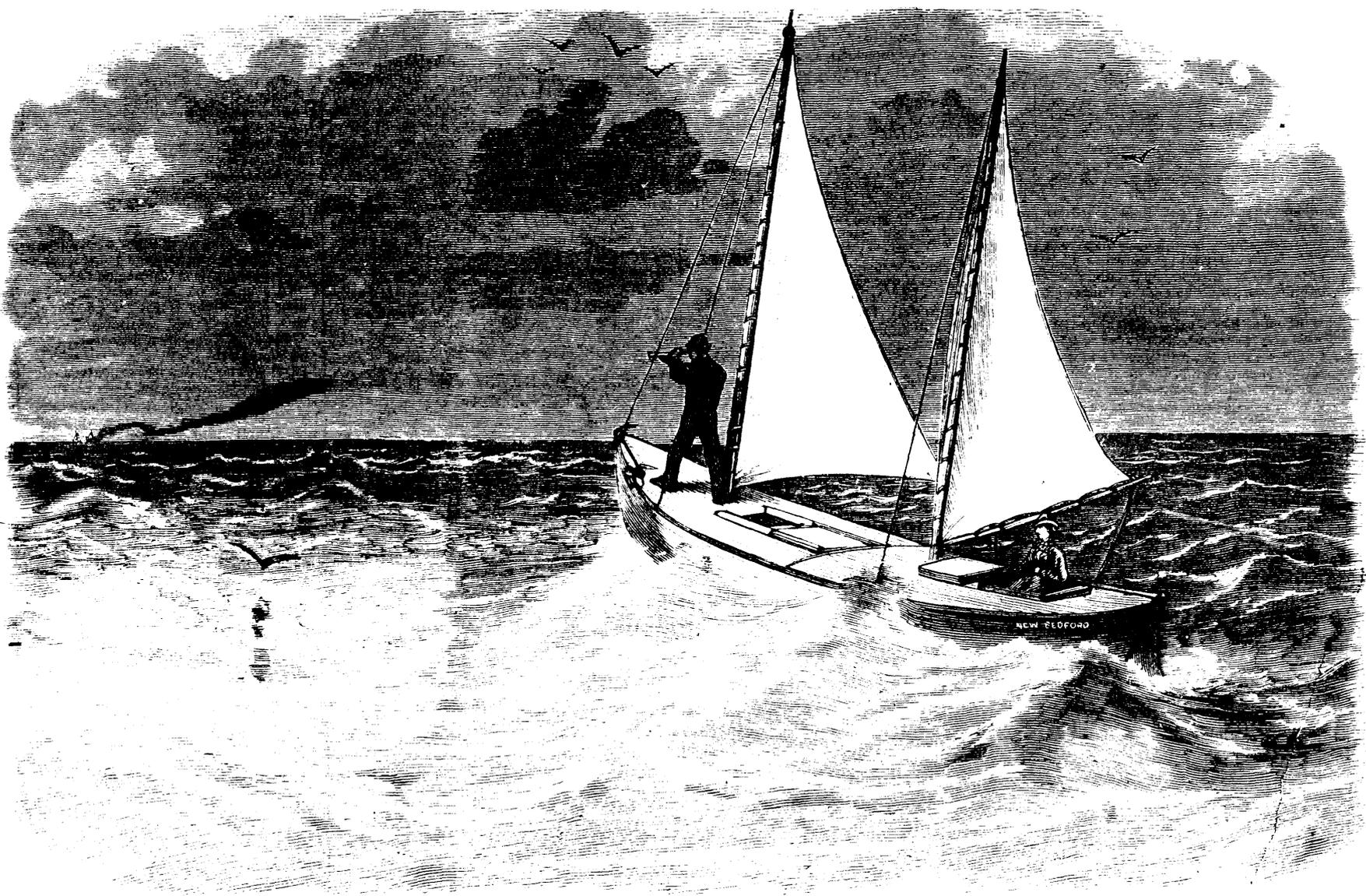
Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

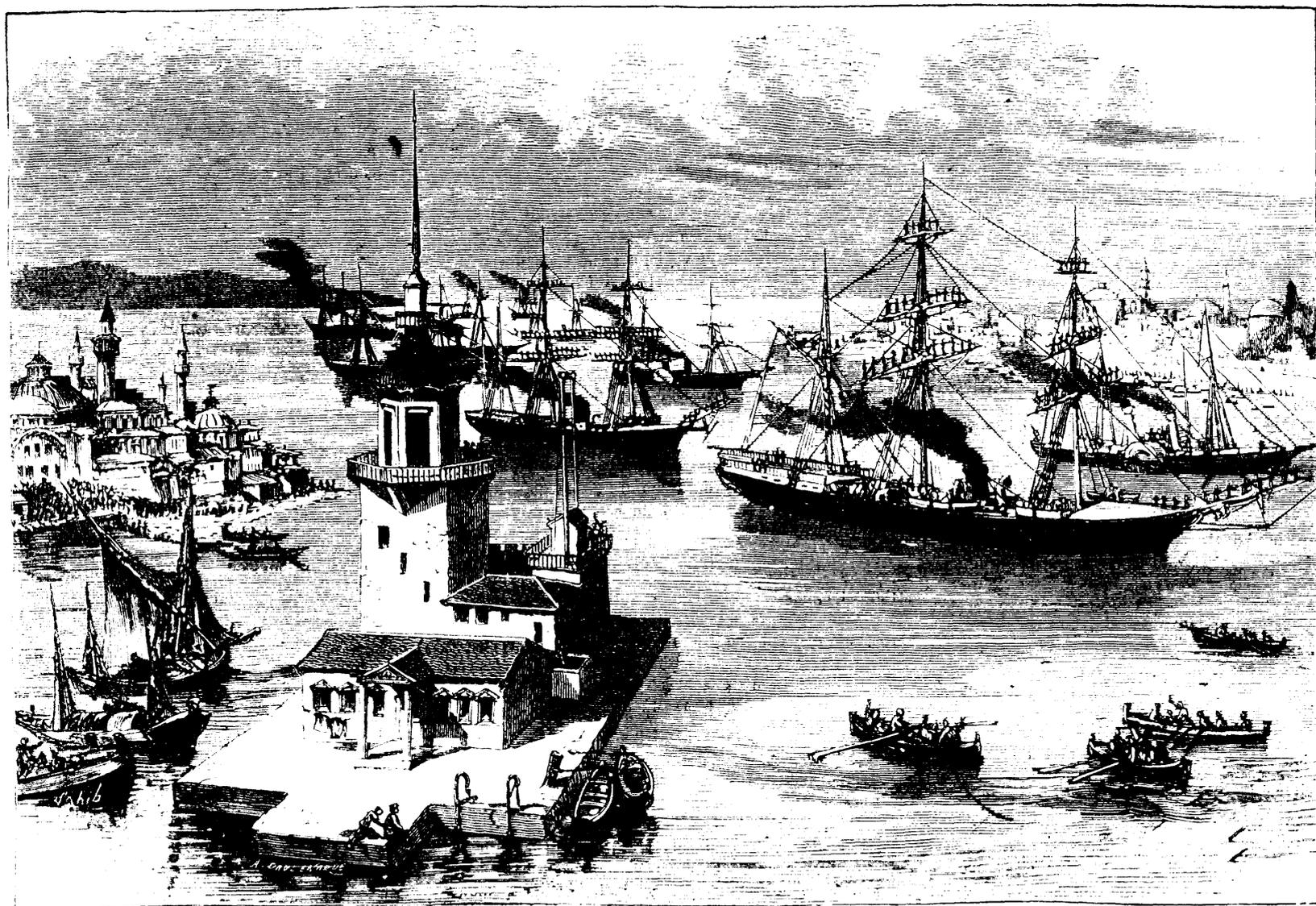
Vente en gros :

A. DELAU,

223, rue McGill, Montréal.



LA GOELETTE *NEW BEDFORD*, QUI A RÉCEMMENT TRAVERSÉ L'ATLANTIQUE, MONTÉE SEULEMENT PAR LE CAPITAINE ET SA FEMME



LA GUERRE D'ORIENT — DÉPART DE LA FLOTTE TURQUE DE CONSTANTINOPLE, SOUS LE COMMANDEMENT D'HOBART PACHA, POUR LA MER NOIRE

REVUE DE LA SEMAINE

ORIENT

Le progrès des Russes en Bulgarie ont été brusquement arrêtés au commencement de la dernière semaine. Les envahisseurs ont subi plusieurs défaites. La plus grande bataille de la campagne s'est livrée dans les environs de Plevna. Elle a duré plusieurs jours.

Il y a eu une entrevue des empereurs d'Allemagne et d'Autriche à Ischel, en Autriche, au sujet de la guerre. On ignore le résultat de cette conférence, mais on annonce que les deux souverains se sont entendus pour l'adoption d'une ligne de conduite commune.

New-York, 4 août.—Une dépêche du câble au Times dit que la situation est toujours critique. L'Angleterre est plus incertaine que jamais. La Russie en appelle à l'Allemagne, et tout semble reposer sur l'Autriche dont la fermeté d'attitude ne s'est pas démentie.

Saliman Pacha a repris Kausalik, au sud de la passe de Shipka; il s'est emparé d'un grand nombre de canons et de munitions, et a repoussé les Russes dans les montagnes.

Saint-Petersbourg, 5.—Un ukase ordonne la mobilisation immédiate de toute la garde impériale et de différentes divisions.

La garde impériale et la plus grande partie des autres troupes se rendront en Bulgarie, le reste ira renforcer l'armée du Caucase.

Un autre ukase signé par le Czar à Biela, le 22 juillet, ordonne une levée de 188,600 hommes de la landwehr. Cette proclamation a été accueillie avec le plus grand enthousiasme.

Bucharest, 6.—Il y a des dissensions dans les quartiers-généraux russes. Le Czar est impatient de retourner à Moscou, abandonnant au grand-duc Nicolas le commandement de l'armée. On attribue les dernières dépêches à l'idée du Czar de faire une campagne plus politique que militaire.

Londres, 7.—Une dépêche officielle de Saint-Petersbourg admet qu'à la bataille de Plevna, les Russes ont perdu plus de 5,000 hommes. Il y a eu un colonel tué, un major-général et deux colonels blessés. La dépêche reconnaît aussi que le général Gourko a été obligé de retraiter.

Constantinople, 7.—Une dépêche dit qu'il est officiellement annoncé qu'on doit former un camp de 20,000 hommes près de la capitale, à cause de l'apparition de la frégate russe Constantine à Kilia, près de l'embouchure du Bosphore. Un corps d'observation a été envoyé de ce côté.

Londres, 8.—Une dépêche d'Andrinople dit que les Bulgares et les Turcs qui se sont réfugiés en cette ville après s'être enfuis d'Eski Sagra, sont dans la misère la plus déplorable. Ils sont au nombre de 10,000 à 15,000, dont 500 sont blessés; plusieurs meurent sur la route de faim et de privations. La plupart sont sans vêtements.

Londres, 8.—La Porte a publié une circulaire racontant les massacres horribles qui ont été commis par les Cosaques et les Bulgares.

Soixante-et-dix musulmans ont été brûlés vifs dans le village d'Aquooklemi, et quarante autres hommes, femmes et enfants ont été massacrés de sang-froid.

Une dépêche de Varna dit que le Doboudschak est complètement évacué par les Russes.

La Porte a publié le bulletin officiel suivant: "Les Russes ont été complètement défaits à Yeni Sagra, avec des pertes considérables, y compris deux canons et une grande quantité de bagages et de munitions. Ils se sont enfuis en désordre vers la passe de Kainboghase, qui est occupée par Soliman Pacha qui leur a donné la chasse."

Belgrade, 7.—Avant sa prorogation, le Skuptschina a décidé de continuer de payer le tribut à la Porte.

Paris, 8.—Le Journal des Débats annonce que le Czar a traversé le Danube. Cette nouvelle peut être vraie sans changer les questions militaires, attendu que le prince Gortschakoff et son état-major sont à Bucharest.

Constantinople, 8.—Dans un engagement naval sur la rivière Suliva, les monitors turcs ont attaqué une flotille de canonnières russes. Deux de ces dernières ont été coulées à fond.

Londres, 9.—Le Daily News croit qu'il est probable qu'avant la prorogation du parlement, lord Beaconsfield fera des déclarations à la Chambre des Lords, au sujet de la politique que le gouvernement se propose de suivre dans les affaires d'Orient.

Londres, 11.—Une dépêche de Biela dit que la défaite de Plevna a modifié entièrement le plan de campagne. Les Russes ont renoncé à l'espoir de pouvoir continuer leurs opérations avec succès en traversant les Balkans. Ils seront satisfaits s'ils réussissent, pendant les trois mois qui vont suivre, s'ils peuvent chasser les Turcs qui occupent la Bulgarie au nord des Balkans. Ils ont besoin de 200,000 hommes; ces renforts doivent venir, mais il faut qu'ils attendent. La première brigade doit franchir le Danube dans une couple de jours.

Londres, 12.—Dans la Chambre des Communes, hier, Sir Stafford Northcote, en réponse à une interpellation de M. Fawcett, a déclaré que l'Angleterre ne s'engagerait pas dans la guerre d'Orient avant d'avoir consulté le Parlement. Le gouvernement connaît et respectera ses obligations constitutionnelles.

Londres, 12.—Une dépêche de Shumla mande que Osman Pacha et Mehemet Ali construisent des camps fortifiés à Plevna et à Rasgrad.

Londres, 12.—Il est rumeur que des officiers américains commandaient le contingent égyptien à Plevna. Les Egyptiens ont fait preuve d'un courage remarquable.

Berlin, 12.—Dans la Pologne russe, on enrégimente tous les hommes entre 18 et 45 ans, avant de faire une levée dans les autres classes de la milice.

Paris, 12.—La presse bonapartiste et cléricale demande la proclamation de l'état de siège. Le Figaro dit que le duc de Boglie, président du Conseil et ministre de la justice, devrait résigner, parce que son passé est inconsistant avec la politique actuelle de ce cabinet.

Bucharest, 12.—Une dépêche dit que le général Krudeners et son état-major ont été sommés de comparaître devant un conseil de guerre pour expliquer la défaite de Plevna.

Une dépêche de Shumla dit que Reouf Pacha est arrivé la nuit dernière.

VARIÉTÉS

A la cour d'assises: —Pourquoi avez-vous tué votre femme? —La vie commune était devenue insupportable.

—Il fallait vous séparer. —Je lui avais juré de ne la quitter qu'à sa mort.

Au restaurant. Un consommateur se fâche: —Mais, garçon, ce n'est pas là un bifteck, c'est un pavé!

Le garçon s'approche, et, gracieusement: —Oh! nous avions cru pouvoir sans inconvénient l'offrir à Monsieur... —Pourquoi cette préférence? —Monsieur a une dentition superbe!

Le comte de Calinaux visitait, en compagnie d'un ami, les travaux en voie de construction à Paris. Arrivés dans l'avenue de l'Opéra: —Quel gâchis! quel encombrement! fit l'ami: avec toutes les démolitions et les matériaux de construction, on ne peut plus s'y reconnaître!... —Quand il était si simple, ajoute de Calinaux, de n'abattre les vieilles maisons... qu'après avoir réédifié les nouvelles!

Mme X..., la femme d'un de nos mathématiciens les plus distingués, avait échangé son domestique contre une femme de chambre des plus avenantes.

—Ne crains-tu pas, lui dit une de ses amies, qu'une aussi jolie fille ne fasse tourner la tête à ton mari? —Lui? répondit Mme X... en riant, il ne s'est même pas encore aperçu de la substitution, depuis six mois; et, quand il lui parle, il continue à dire: "Jean-Baptiste," comme devant!

UN SOURD COMME ON EN VOIT PEU. —M. S... est un vieux marchand à qui la fortune fut assez favorable pour lui permettre de se retirer des affaires.

Comme bien d'autres, il n'aime pas à demeurer inactif; voilà pourquoi il a fait l'acquisition d'une magnifique ferme près de la ville de T... Une jolie petite rivière traverse cette ferme en serpentant, et M. S... passe ses heures de loisir à pêcher le poisson qui s'y trouve en abondance. Un peu sourd, il s'en console en pensant que, dans ce temps de dégénération, ce qu'on entend ne vaut pas grand-chose.

Possédant une maison confortable, de l'argent en banque, une bonne épouse et une jeune fille très-charmante qui se trouvait au séminaire de Brooklyn, M. S... se préoccupait fort peu des troubles qui agitaient l'Europe, de la politique, et encore moins de scandales qui ont fait sensation au temps où se passait ce que j'écris maintenant.

Un jeune homme, d'une éducation supérieure, et possédant une fortune assez ronde, ayant eu occasion de voir Mlle S..., dans la ville des églises, eut le privilège de faire sa connaissance, en dépit de la quarantaine imposée aux amoureux, lorsque les jeunes demoiselles sont au séminaire. Cependant, les choses en étaient arrivées au point que monsieur fut requis d'aller "demander à papa."

Il partit donc de Brooklyn sous l'impression que son futur beau-père demeurait à Niagara, et non dans la ville de T..., située à quelques milles de distance. Mais, pour raisons inconnues à "Staccato," il fut obligé de passer la nuit dans cette dernière place. S'étant éveillé et levé de bon matin, il sortit en attendant l'heure du départ des chars. Pendant qu'il se promenait, il aperçut un homme d'une cinquantaine d'années longeant les bords d'une petite rivière. Il résolut de lier conversation avec lui et le dialogue suivant eut lieu:

—Bonjour, monsieur, dit l'étranger. —Le temps n'est pas assez chargé pour que ça morde, observa le vieux monsieur. —Beau temps, n'est-ce pas? continua le jeune homme. —Ils ne mordent pas beaucoup à cette saison, remarqua le pêcheur.

—Combien y a-t-il d'ici aux chutes? —Principalement le crapet et l'anguille. —Je vous demande combien il y a d'ici à Niagara, et combien on paie pour s'y rendre? —Entre quatre et cinq cents la livre. —Vous ne me comprenez pas. Combien paie-t-on d'ici aux chutes?

—En grande quantité, trois cents la livre. —Avez-vous l'intention de m'insulter? J'ai bien envie de vous donner des coups de canne pour votre impudence.

Sur ces entrefaites, un autre individu apparut sur la scène. —Pouvez-vous me dire quel est ce vieux fou-là, demanda l'étranger. —C'est un parfait gentilhomme, mais il entend un peu dur. Il se nomme M. S..., ci-devant de B..., et maintenant un des plus riches et des plus estimés citoyens de notre village.

Jugez de la stupefaction de notre jeune citadin. Immédiatement, il tire une carte de sa poche et commence à écrire une apologie. M. S..., ne comprenant pas ce qu'il faisait, crut deviner que, n'ayant pas d'argent, il voulait lui donner son billet.

—Je ne prends aucun billet d'un étranger, dit-il. —Je désire expliquer à monsieur que... —De l'argent ou point de poissons, riposta le vieux rentier.

Enfin, étant parvenu à lui remettre sa carte, M. S... comprit qu'il ne s'agissait plus d'acheteur de poisson, et invita le nouveau visiteur à se rendre à la maison.

Avant d'arriver, l'étranger fit remarquer à M. S... qu'il avait été présenté à mademoiselle Hattie sa fille. —C'est une belle bête, dit le vieux marchand, indiquant une vache qui passait près de là. —Je fais mention de mademoiselle Hattie.

—J'ai l'intention de la mettre à l'étable et de la nourrir à la gaudirole avant de la vendre au boucher. Notre homme, découragé, pensa de nouveau à son crayon, et parvint à lui faire comprendre qu'il venait demander la main de sa fille.

Tout alla fort bien et le mariage eut lieu quelques jours plus tard. Ils n'avaient pas volé leur lune de miel.

LES ECHECS

Adresser les communications concernant les échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

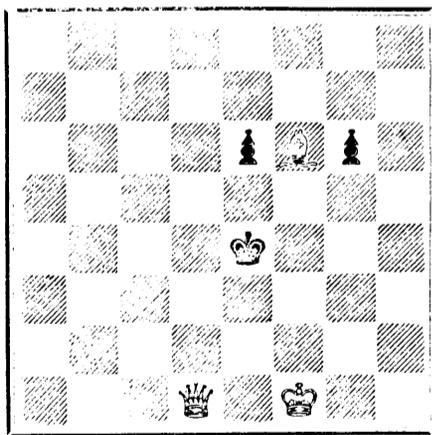
Solutions justes du problème No. 44: MM. A. C. Saint-Jean; C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; L. O. P. Sherbrooke; B. Saint-Libaire; P. O. Giroux; J. W. Shaw; Dr. D. M. Toupin; J. E. Giroux; Montréal; N. P. Sorel; Z. Delaunais, Québec.

Solutions justes du problème No. 45: MM. N. P. Sorel; B. Saint-Libaire; C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; A. C. Saint-Jean; Z. Delaunais, Québec; L. O. P. Sherbrooke; M. Toupin, Dr. D. J. E. Giroux; J. W. Shaw, P. O. Giroux, Montréal.

M. Toupin, Montréal.—Nous recevons avec plaisir et examinerons avec intérêt les envois que vous nous proposez. Nos remerciements à MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; J. W. Shaw, Montréal, et M. J. Murphy, Québec, pour l'envoi de problèmes.

PROBLEME No. 48.

Composé par M. "B." Saint-Libaire. Noirs.



Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLEME No. 44.

Blancs. Noirs.

1 D 7e T D 1 R pr. C (A) 2 T 5e C R échec découvert et mat.

(A) 1 R 6e C (B) 2 T 2e R échec déc. et mat.

(B) 1 R 8e C (C) 2 T 2e D échec déc. et mat.

(C) 1 R 7e F 2 T 4e C R échec déc. et mat.

PROBLEME No. 49.

Blancs. Noirs.

Composé par M. C. COLLINS. 1 R 3e F D 1 R 4e D 2 D 7e F D 2 T 5e R 3 T 7e R 3 F 3e F R 4 F 2e F D 4 C 3e F D 5 C 2e C R 5 C 5e F D 6 C 7e D 6 P 4e R 7 P 5e F D 7 P 6e F R

Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLEME No. 45.

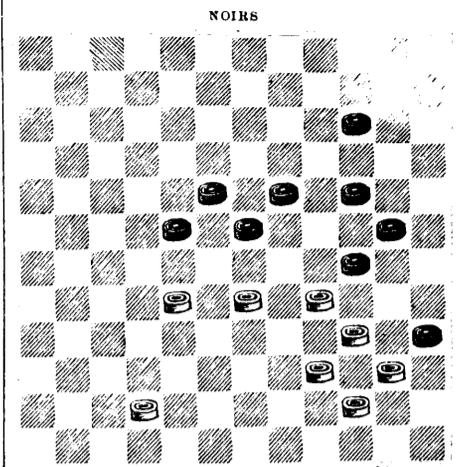
Blancs. Noirs.

1 F 3e R échec 1 R 5e T 2 T 4e F R échec 2 R 4e C 3 T 5e F R échec dbl. 3 R 5e T 4 F fait échec et mat.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLEME No. 87.



Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 85.

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values include 53, 47, 72, 59, 50, 70, 26, 37, 70, 31, 40, 64, 18, 31, 25, 32, 31, 41.

Solutions justes du Problème No. 85.

Montréal:—Ar. Peltier, J. Primeau, J. C. Robillard, P. Décarreau et John Boyte. Village Lançon, Lévis:—N. Sanson. Holyoke, Mass.:—John Gadbois.

Prix du Marché de Détail de Montréal.

Table of market prices for flour (Farine) and grains (Grains) in Montreal, August 10, 1877. Columns include item name and price in dollars and cents.

Table of market prices for legumes (Légumes) and butter (Beurre) in Montreal. Columns include item name and price.

Table of market prices for poultry (Volailles) and game (Gibiers) in Montreal. Columns include item name and price.

Table of market prices for meats (Viandes) in Montreal. Columns include item name and price.

Table of market prices for various goods (Divers) in Montreal. Columns include item name and price.

Marché aux Bestiaux

Table of market prices for livestock (Bestiaux) in Montreal. Columns include item name and price.

Table of market prices for hay and straw (Foin, Paille) in Montreal. Columns include item name and price.

Une jolie pensée, bien féminine, de la reine Christine de Suède:

"J'aime les hommes, disait-elle, non parce qu'ils sont hommes, mais parce qu'ils ne sont pas femmes!"

Remède Spécifique du Dr. Wm. GRAY



Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse...

WM. GRAY & CIE., WINDSOR, ONTARIO, CANADA.

DOUBLEMENT COUPABLE!

Dans ce pays-ci, en général, on ne lit point les annonces. C'est un grand défaut. Les annonces sont une source inépuisable pour celui qui sait les lire et comprendre avec profit.

Nos prix sont tels qu'annoncés. Nos marchandises du printemps et d'été sont affreusement réduites.

Aux Communautés Religieuses

Nous avons une foule de lignes que nous pouvons offrir aux religieuses à des prix extraordinaires.

NOUS AVONS AGRANDI

notre Magasin considérablement. Nous avons deux magnifiques vitreaux où nous pouvons installer toutes nos nouveautés.

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL. Toujours à l'Enseigne de la Boule Verte.



MOULIN A VENT AUTOMATIQUE D'HALLADY

POUR POMPER L'EAU SUR LES FERMES, SUR LES CHEMINS DE FER, ETC.

C'est le Moulin à vent le plus économique en regard au pouvoir, au fini et aux matériaux qui entrent dans sa construction.

CHARLES GARTH & Cie

Dominion Metal Works, 536 à 542, RUE CRAIC.

NAPOLEON ROY MARCHAND-TAILLEUR

No. 96, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. Napoléon Roy a constamment en mains un assortiment complet de HARDWARE FAITES.

GELINAS, AVOCAT

No. 44, Rue St. Vincent (en face de l'Hotel Richelieu), Montréal.

LES OVULES SUÉDOIS Seul remède efficace et agréable.

Personnes désireuses de guérir vite et bien: Urines irritées, Gravelle, Calculs, Douleurs de la vessie et des reins, Écoulement, Hémorrhéides, etc., prendront tout de suite les

AVIS AUX CULTIVATEURS.

A. BEACHEMIN & CIE.

Moulins à Battre

Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre, qui se retire des affaires...

A. BEACHEMIN & CIE.

MOULINS A BATTRE

304 ET 304 1/2, RUE CRAIG, MONTREAL.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY.

DEVINS, WORM PASTILLES.

The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults.

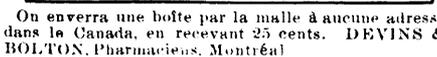
Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adultes.

PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS.

On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents.

MANUFACTURE DE VINAIGRE

MONTREAL, No. 41, RUE BONSECOURS.



PRIX A L'EXPOSITION DU CENTENAIRE A PHILADELPHIE

ET PREMIER PRIX A LA DERNIERE EXPOSITION DE MONTREAL.

Certificats des hommes les plus compétents constatant que ce Vinaigre est l'un des meilleurs Vinaigres du monde entier.

MICHEL LEFEBVRE, Propriétaire

ABEL PILON & Cie.

33, RUE DE FLEURS, PARIS.

Credit Littéraire & Musical.

POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES.

Fourniture immédiate des meilleurs ouvrages de LITTÉRATURE, DROIT, SCIENCES, BEAUX-ARTS, etc.

Mode de crédit pour tous les ouvrages du Catalogue Abel Pilon & Cie.

Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable une piastre par mois, et au-dessus de cette somme, le paiement mensuel est égal au vingtième du montant de la facture.

M. E. DANSIEREAU, 17, CÔTE ST. LAMBERT, MONTREAL.

FAITES USAGE

SIROP EXPECTORANT,

L'ELIXIR TONIQUE et du SIROP DES ENFANTS du Dr. J. EMERY CODERRE.

64, RUE ST. DENIS, Coin de la RUE DORCHESTER

A vendre chez tous les Pharmaciens.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE

SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF spécial, autorisé, présenté à l'Académie de Médecine de Paris et breveté en 1840.

GOUTTE ET RHUMATISMES. Soulage instantanément les douleurs et guérit radicalement.

DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON, 215, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

CONTRAT DES MALLES.

Des SOUMISSIONS adressées au Maître-Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, VENDREDI, le 21 septembre prochain, pour le transport de 4 malles de Sa Majesté, sur un contrat proposé pour quatre ans dans chaque cas, entre les places sous-mentionnées, à partir du 1er janvier prochain:

KINGSEY FALLS et KINGSEY SIDINGS, six fois par semaine.

RICHMOND EAST et SYDENHAM PLACE, six fois par semaine.

LOTBINIERE et RIVIÈRE BOIS CLAIR, trois fois par semaine.

ST. ÉVARISTE DE FORSYTH et SAINT-HONORÉ, trois fois par semaine.

BEGON et TROIS-PISTES, deux fois par semaine.

MATAPIÉDIAC et RUNNYMEDE, une fois par semaine.

STE. MONIQUE et STE. PERPÉTUE, une fois par semaine.

Des avis imprimés contenant toutes les informations quant aux conditions du contrat proposé, peuvent être vus et des blancs de soumission obtenus, aux Bureaux de Postes sous-mentionnés, aux bureaux intermédiaires et au bureau du sousigné.

WILLIAM G. SHEPPARD, Inspecteur des Postes.

Bureau de l'Inspecteur, Québec, 26 juillet 1877.

LA POWDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

COLLEGE MILITAIRE DE KINGSTON.

Les Examens Semi-Annuels pour les candidats à l'admission comme cadets au Collège Militaire, auront lieu aux Quartiers-Généraux des Districts Militaires dans lesquels ces candidats résident, le 3 Juillet et le 18 Décembre prochains (1877).

Tous les renseignements nécessaires peuvent être obtenus sur demande à l'Adjudant-Général à Ottawa, ou aux Députés-Adjutants-Généraux des Districts Militaires. Les demandes pour admission doivent être adressées à l'Adjudant-Général au moins un mois avant la date de l'examen.

(Par ordre) W. POWELL, Colonel, Ajudant-Général.

Quartiers-Généraux, Ottawa, 11 avril 1877.

A. CHARBONNEAU & CIE.

Entrepreneurs Menuisiers

No. 10, RUELLE EVANS

Rues St. Urbain & St. Charles Borromée

MONTREAL.

Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits.

RECOMPENSE NATIONALE DE 10,000 francs

Grande Médaille d'OR à T. LAROCHE

QUINA LAROCHE

ÉLIXIR Fortifiant et fébrifuge, très-efficace contre les affections de l'estomac, le sang pauvre et les mauvaises fièvres intermittentes ou anciennes, etc.

Paris, 22, rue Drouot, et les pharmacies.

Dépôts: à Montréal, A. DELAU; à Québec, BRASSARD, pharmacien; à Ottawa, PICAUT & CIE.

à Toronto, HENRY R. GRAY, J. E. BURKE, LAVIOLETTE & NELSON, W. E. BRUNET, JOS. LEDUC, J. B. MARTEL.

\$100 par mois réalisés en vendant notre livre à copier les lettres, qui n'exige ni presse ni eau. Envoyez une estampille pour une circulaire. Argent remboursé. A. ELKIN, Chambre 11, No. 46, Church St., Toronto.

ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école sera ouverte le premier février prochain, dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer, professeur de navigation, et ex-professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes seront comme suit: L'école sera ouverte tous les jours pendant l'année, (excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier août), depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée.

Les samedis, elle se fermera le midi. Le programme des études sera le suivant:

PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada.

Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes; la navigation proprement dite; la manière de faire le point; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil; d'une étoile, par une hauteur de circummérienne du soleil; trouver la longitude par le chronométrique; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut; trouver le temps de la haute marée; la correction des sondages; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes-marines, des instruments; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de titre de ceux qui les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (méthodes de Sumner et de Ivory); trouver la longitude par deux hauteurs, par les distances lunaires, regulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS.

Partie théorique. Etudes mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$30 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée, auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge, en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivi les cours de l'école, sera gratuite.

Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et les progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre, J. A. CHAPLEAU, Secrétaire de la Province de Québec.

ON SE DEMANDE OU EST LE JOLI MAGASIN DE MODES

ET DE MARCHANDISES DE GOUT

qu'il y avait sur la rue Ste. Catherine, près de la rue Jacques Cartier; eh! bien, mesdames, vous n'avez qu'à vous rendre au No. 573, rue Ste. Catherine, entre les rues Montcalm et Wolfe, à l'enseigne du Chapeau Rouge, et vous y trouverez un assortiment complet de toutes espèces de marchandises, spécialement dans les modes, importées directement d'Europe. Chapeaux garnis gratis.

JOS. ROY, 573, RUE STE. CATHERINE, A l'Enseigne du Chapeau Rouge.

EM. TERQUEM

Commissionnaire en Marchandises (Ex-représentant des Éditeurs Français à l'Exposition de Philadelphie)

2, BIJOUARD POISSONNIÈRE, PARIS

Il sollicite également la faveur des ordres des membres du Clergé pour les fournitures des Institutions catholiques. Les commissions remises seront l'objet d'une attention la plus scrupuleuse.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITTOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.